

**SAINTE ANNE
LA PALUD**

216126
J. THOMAS

Sainte Anne la Palud

Illustrations de Jos. LE DOARÉ



Statue de Sainte Anne la Palud.



LIBRAIRIE CELTIQUE

108 bis, Rue de Rennes, PARIS-VI^e

NIHIL OBSTAT :

J. R. GUÉGUEN
Doyen du Chapitre
Cens. dep.

25 juillet 1946:

IMPRIMATUR :

A. MOEUNER
Vicaire général

Quimper, 25 Juillet 1946.

AVANT-PROPOS

NOTICES SUR SAINTE ANNE LA PALUD

1^o En 1897, *le Pèlerinage de Sainte Anne la Palud*, de M. Pierre L'Helgoualc'h, né à Merouri-Moellien, Plonévez-Porzay, recteur de Santec (1852-1902). Il profita, déclarait-il, des travaux du docteur Halléguen de Châteaulin, de l'abbé Pouchous, recteur de Plonévez de 1832 à 1866, du géomètre douarnériste Guichoux et de l'abbé Guizouarn (1795-1870) né au bourg de Plonévez et décédé curé d'Elliant.

2^o En 1921, *Sainte Anne la Palud, chapelle et pèlerinage*, de M. Mével, recteur de Plonévez de 1916 à 1927, le plus patient des fouilleurs.

3^o En 1935, *Sainte Anne la Palud*, des abbés Bos-sus et Thomas, édition diminuée de la précédente.

De cette troisième notice, le lecteur voudra bien trouver, dans les pages qui suivent, une refonte complète.

J. T.

Copyright by l'abbé THOMAS, 1946.



Document numérisé en 2020

PROLOGUE

I. — SAINTE ANNE

D'après une tradition généralement reçue, Anne, dont le nom hébreu *Hannah* signifie « grâce », naquit à Bethléem. Elle était de la race de David.

Vers l'âge de vingt ans, elle épousa Joachim, également de race royale, et s'en vint avec lui habiter Nazareth, où ils vécurent tous deux saintement.

Ils eussent été parfaitement heureux si Dieu leur eût donné des enfants.

Chaque jour Anne disait à Dieu son chagrin : « Seigneur des armées, si vous donnez à votre servante un enfant, je vous le consacrerai moi-même pour tous les jours de sa vie. »

Hélas, le ciel restait sourd à ses supplications ! Mais voici qu'un jour, alors qu'elle redisait sa quotidienne prière, un ange lui apparut : « Anne, ne craignez pas : il est dans les desseins de Dieu de vous donner un enfant, et le fruit qui sortira de vous fera l'admiration de toute la terre jusqu'à la fin des temps. »

Au même moment, un autre messager céleste se montrait à Joachim et lui donnait la même assurance : « De ton sang naîtra une fille, elle habitera le temple et le Saint-Esprit descendra en elle, et son bonheur sera au-dessus de celui des autres femmes : son fruit sera béni ; elle-même sera bénie et sera appelée la Mère de toute bénédiction. »

Cette double annonce devait bientôt se réaliser. Anne conçut et mit au monde une fille qui reçut le nom de Marie.

Conformément à la promesse qu'ils en avaient faite à Dieu, Anne et Joachim mirent leur fille au temple de Jérusalem, dès qu'elle eut atteint l'âge de trois ans; et la Vierge se prépara dans le silence et la prière à la grande faveur que Dieu devait lui faire, en la choisissant, entre toutes, pour être la mère de son Fils.

II. — CULTE ET RELIQUES DE SAINTE ANNE

Sainte Anne mourut à Jérusalem, mais tous les historiens s'accordent à reconnaître que son corps n'y est pas resté.

Un document pontifical nous autorise à croire que c'est l'église d'Apt qui reçut et conserva les précieuses reliques de la sainte.

En effet, un bref du pape Clément VII, en date du 30 octobre 1533, enrichit d'indulgences et recommande à la générosité des fidèles, l'église d'Apt, qui tombait de vétusté, cette antique église, disait-il, « où reposent les corps de plusieurs saints, et notamment celui de sainte Anne, mère de la glorieuse Vierge Marie ».

L'évêque d'Apt, César Erioulée, avait porté au Souverain Pontife toutes les pièces anciennes, relatives à la possession des reliques de sainte Anne, et ce n'est qu'après l'examen fait sur son ordre que le pape porta son jugement. Sa lettre à elle seule suffit donc à authentifier les saintes reliques.

Toutefois, avant comme après Clément VII, nous voyons d'autres papes : Benoît XII, Innocent VI, Martin V, Alexandre VI, Paul III, Clément VIII, reconnaître l'authenticité des reliques de sainte Anne, que démontraient les documents les plus probants, conservés dans l'église d'Apt, et accorder des indulgences aux fidèles qui faisaient le pèlerinage au tombeau de la Mère de la Sainte Vierge.

Comment l'église d'Apt est-elle venue en possession de ce trésor?

Une tradition constante en Provence dit que lorsque Lazare, Marthe et Marie-Madeleine furent chassés de la Judée, ils prirent avec eux le corps de sainte Anne sur un bateau sans rames, ni voiles, ni gouvernail, et qu'ils abordèrent le lendemain à Marseille.

On s'explique facilement que, prévoyant les bouleversements dont la Palestine serait le théâtre et que le Sauveur avait prédits, les deux saintes Marie aient pensé, au moment de quitter l'Orient, emporter les pieux restes de leur parente.

Ils furent confiés à saint Auspice, premier évêque d'Apt, sans doute parce que cette ville, séparée de la mer par une triple chaîne de montagnes, offrait aux reliques une retraite plus sûre.

La tourmente de la persécution finit cependant par déferler sur la ville retirée.

Saint Auspice, avant de subir le martyre, cacha dans un souterrain le corps de sainte Anne, où il fut à l'abri pendant les invasions des Visigoths et des Sarrasins. Le malheur est que la cachette était ignorée de tous.

Un miracle relaté dans le *Bréviaire Aptésien* devait le faire retrouver à la fin du VIII^e siècle, lors d'une visite que Charlemagne fit à la ville d'Apt, à son retour d'Espagne, où il avait battu les Sarrasins.

Dans la cathédrale d'Apt, le jour de Pâques 792, le monarque assistait à l'office, entouré de ses chevaliers et du peuple.

Tout à coup, un jeune homme aveugle et sourd-muet, fils du seigneur Caseneuve de Simiane, chez lequel l'empereur avait accepté d'être l'hôte, entre dans l'église, comme guidé par une main invisible, et fait signe qu'on enlève une dalle et qu'on creuse.

Charlemagne voulut que l'on obéît à son désir. On lève la dalle, on creuse, on découvre une crypte avec des reliques.

Et voilà que le jeune homme, soudainement guéri, s'écria : « C'est elle. »

« C'est elle », répéta Charles et avec lui la foule.

La châsse qui se trouvait au fond de la crypte fut ouverte et sur un voile qui entourait les reliques, on put lire : « Ici repose le corps de sainte Anne, Mère de la glorieuse Vierge Marie. »

L'empereur fit faire le récit exact de l'événement et l'envoya au Souverain Pontife qui le confirma par son approbation.

Cette pièce qu'on croyait perdue a été retrouvée et publiée vers la fin du XIX^e siècle : heureuse découverte qui est venue confirmer la légende du *Bréviaire Aptésien*.

Pendant quatre siècles, les reliques de sainte Anne furent honorées dans la crypte où on les avait découvertes. Des papes et des rois y vinrent en grand nombre, attirés par l'immense concours des peuples qui obtenaient de la sainte de nombreuses faveurs.

Le 21 avril 1392, la translation des saintes reliques eut lieu dans la nouvelle chapelle, élevée en leur honneur par la famille Ollier, de Paris.

C'est là que René d'Anjou, François I^{er} et beaucoup d'autres personnages sont venus prier la bonne et glorieuse mère de la Vierge Marie.

La reine Anne d'Autriche, désolée de n'avoir pas d'enfants, recourut à sainte Anne. Pour la remercier de la faveur obtenue en la personne de son fils Louis XIV, elle vint en pèlerinage à Apt, le 19 mars 1660.

Elle fit construire, à côté de la cathédrale, une jolie chapelle, sur le modèle de Sainte-Marie-Majeure, où le corps de sainte Anne fut transporté. Il s'y trouve encore.

La reine voulut avoir une parcelle des reliques. Ce fut assez difficile.

Déjà, en effet, plusieurs grandes églises avaient reçu des reliques d'Apt, car c'est d'Apt que sont sorties toutes les reliques de sainte Anne que l'on peut voir et vénérer en France, en Belgique, en Allemagne, en Autriche, en Italie, en Espagne et jusque dans le Nouveau Monde.

Le Parlement de Provence, pour arrêter des libéralités un peu indiscretes, était intervenu et avait défendu de toucher au corps de sainte Anne sans une permission expresse du roi par lettres patentes. Le roi donna à sa mère l'autorisation requise et une délégation du chapitre porta solennellement à la reine un doigt de sainte Anne.

Une phalange fut donnée à la mère Eugénie de Fontaine, religieuse de la Visitation, rue Saint-Antoine; une autre fut remise aux Prémontrés du quartier Saint-Germain-des-Prés, et la troisième fut envoyée à Sainte-Anne d'Auray, dont le pèlerinage est devenu si célèbre (1).

Le diocèse de Beauvais se glorifie de posséder le chef de la sainte.

La chapelle de Sainte Anne la Palud se devait de posséder aussi des reliques de sa sainte patronne.

Jusqu'en 1922, elle ne possédait que deux reliques infimes. Elles provenaient toutes deux de Rome, où se trouve une notable partie du corps venue d'Apt.

L'une avait été obtenue par M. le chanoine Bousard, aumônier des Ursulines de Quimperlé, et né à Kerrannou, Plonévez - Porzay. (Authentique du 28 juillet 1847.)

L'autre avait été apportée par l'abbé de Lézéleuc,

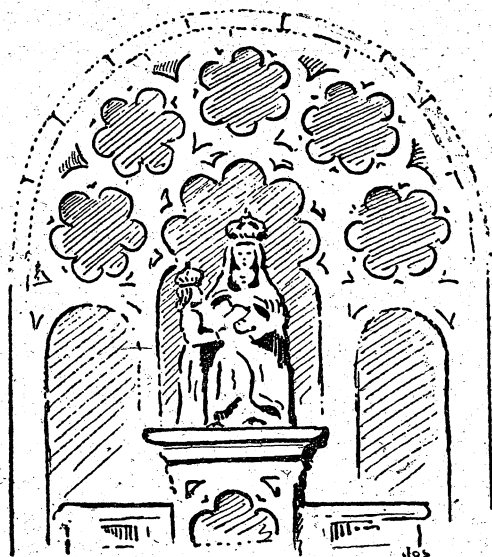
(1) Récit emprunté à la revue *l'Ange gardien*.

professeur au séminaire de Quimper, plus tard évêque d'Autun. (Authentique du 12 août 1847) (1.)

La translation de ces reliques, le 30 juillet 1848, fut l'occasion de solennités qui se renouvelèrent en 1922, lorsque le R. P. Henri Le Floc'h, supérieur du séminaire français de Rome, originaire de Kerlaz, obtint deux parcelles plus importantes, l'une de Rome, l'autre d'Apt même : un éclat du bras et un fragment de côte.

Ces deux translations, dont on trouvera le récit plus loin, marquent parmi les plus beaux « pardons » qui aient eu lieu, au cours des âges, au sanctuaire de la Palud.

(1) D'après archives paroissiales de Plonévez-Porzay.



CHAPITRE PREMIER

SAINTE ANNE LA PALUD

La chapelle de Sainte Anne la Palud s'élève au bord de la Baie de Douarnenez, dans la paroisse de Plonévez-Porzay.

Venez-vous du bourg? Elle vous apparaît soudain au milieu d'une immense lande d'une grandiose nudité. Tristan Corbière, que nous citerons encore, écrivait fort justement :

« Bénite est l'infertile plage
Où comme la mer tout est nud.
Sainte est la chapelle sauvage
De Sainte Anne de la Palud (1). »

Elle est comme blottie au flanc de la colline qui la protège des vents d'ouest.

Avec son gracieux clocher à jour, ses pierres toutes grises de la patine du temps, le bouquet d'arbres penchés vers l'est qui essaient de lui donner de l'ombre, le mur de clôture qui entoure son placître gazonné,

(1) Tristan Corbière, *Amours jaunes le Pardon de Sainte Anne.*

son calvaire à personnages et sa vieille statue de 1548, Sainte Anne la Palud a vraiment tous les caractères de la chapelle bretonne.

Panorama.

Un jour de ciel serein, gravissez la colline haute de 23 m. 50. Le magnifique spectacle!

D'un côté les flots bleus, de l'autre la plaine verdoyante : l'Arvor et l'Argoad, la mer et les bois, un résumé de la Bretagne! Le poète Brizeux chantait :

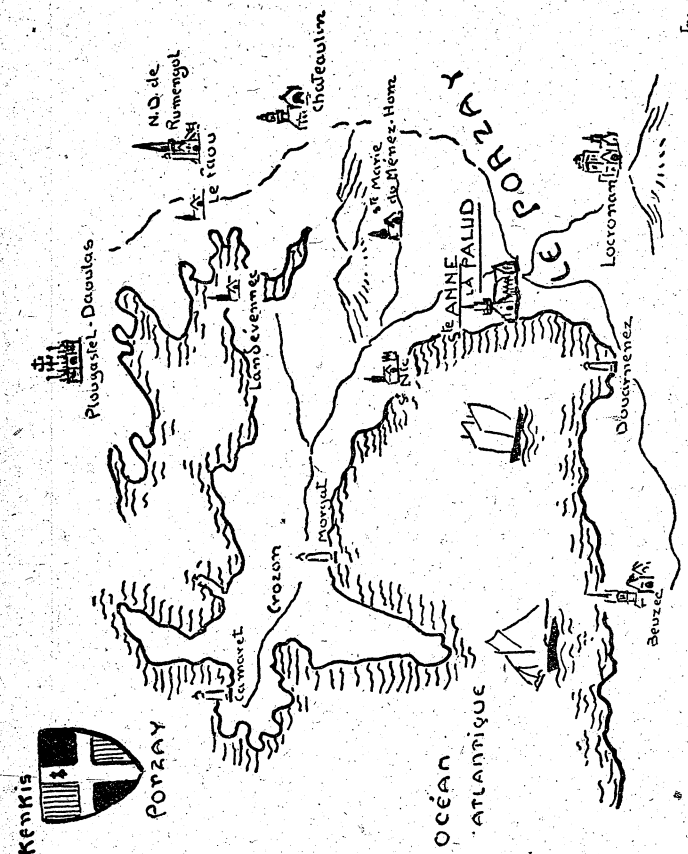
« O Breiz Izel, o kaera bro,
Koad en he c'hreiz, mor en he zro!
O Bretagne, le plus beau pays,
Bois au milieu, mer à l'entour! »

A vos pieds, les dunes, domaine du chardon, paysage lunaire avec ses monticules de sable fin que forme et déforme sans cesse le caprice du vent, tout-puissant roi de la contrée, puis la grève plate, longue de 3 kilomètres, où la mer se retire à 400 mètres.

Devant vous s'ouvre la Baie de Douarnenez entre deux promontoires avancés : « l'un, la Pointe du Raz, doigt tendu vers le large; l'autre, le Cap de la Chèvre, qui semble, d'un index replié, interdire à l'assaut des vagues le golfe tranquille et clair où M^{me} d'Arvor voulut s'abriter (1). »

A gauche, les sombres rochers du Cap Sizun forment comme une muraille à pans successifs; Tréboul brille au soleil; et, si le plateau de Tréfenteg cache Douarnenez, voyez se dresser, svelte et puissante, la flèche

(1) Paul Nédellec.



de Ploaré qui domine orgueilleusement la cité de la pêche.

A droite, entre les falaises escarpées de Rostudel et les nombreuses découpures de la côte de Crozon, scintillent les sables d'argent de Morgat.

Au milieu, joie des yeux! la baie étincelante de lumière, et si vivante avec ses nombreuses barques aux voiles multicolores! La baie si belle, si lumineuse qu'on l'a comparée à celle de Naples. D'où son nom de « Naples du Nord ». Mais combien plus belle que l'autre! C'est le vénéré Mgr Duparc qui le disait; et il n'était pas chauvin.

L'étendue liquide, emprisonnée dans le vaste bassin, est toute bleue comme le ciel, toute calme comme un lac.

Presque à vos pieds, au delà des dunes, la molle vague se brise en dessinant une ligne argentée de trois kilomètres et vient doucement mourir sur le sable fin dans un bruissement d'écume.

Et pendant que vous berce la grande clameur qui ne finit jamais, regardez la plaine.

A l'horizon, une ligne de hauteurs du pied desquelles les grasses campagnes descendent lentement dans votre direction, comme si sainte Anne devait être le centre, le cœur du pays.

Au nord les mamelons du Menez-Hom, avec le sommet du Yed, point culminant des Montagnes Noires (330 m.).

Au centre Menez-Kelc'h. A l'est, la Montagne de Locronan, portant, au sommet, Chapell ar Zonj, et sur la pente, la vieille ville du pays (Kêr Lokorn), avec sa tour massive.

De gauche à droite, les clochers de Plomodiern, de Ploéven, de Cast, de Plonévez-Porzay et de Ker-goat pointent vers le ciel de la verdure du bocage.

Le Porzay.

Cette riche campagne qui s'étend de Saint-Nic à Locronan est l'antique pays du Porzay.

Le Porzay était jadis une jolie seigneurie féodale. Son nom, qui était, au ^x^e siècle, Porz-Coet — Cour du bois —, est devenu, par adoucissement, *Porzoed*, puis *Porzoez* au ^{xiv}^e siècle, et finalement *Porzay* (1).

Porz-Coet, Cour du bois : d'après les documents anciens, tout ce canton était couvert autrefois par la forêt de Névet dont il ne reste plus que quatre débris : Koat an duk à l'est de Locronan, Koat Nevet entre Kerlaz et Plogonnec, Koat Leskuz en Plomodiern et Koat Barvedel en Ploéven.

Aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, la châtellenie du Plessis-Porzay, dont le siège était à Maner ar Genkiz en Plonévez, était réunie à celle de Kervent dont le siège était à Plonéis. Au début du ^{xviii}^e siècle, le seigneur de Kervent et Plessis-Porzay était le chevalier Jacques du Disquay dont les registres paroissiaux signalent plusieurs fois la présence aux cérémonies religieuses de Plonévez.

Les autres seigneurs du Porzay étaient les seigneurs de Névet, de Moellien et de Tresséol (paroisse de Plonévez-Porzay) et les seigneurs de Leskuz et du Riblé (paroisse de Plomodiern).

Les paroisses du Porzay prirent une part active à la Jacquerie cornouaillaise du ^{xv}^e siècle et à la Révolte du Papier timbré de 1675.

Sanctifié par le séjour ou le souvenir de saint Corentin, de saint Gwénolé et de saint Ronan et consacré par eux à sainte Anne, le Porzay n'est pas seu-

(1) Voir La Borderie, *Hist. de Bret.*, t. I, 67 et t. III, 77.

lement la région de riches cultures que le passant admire; c'est surtout le pays de la stabilité, le pays de la tradition.

Stabilité des familles par la fidélité à la terre, gage de tant d'autres fidélités. La plupart des exploitations sont aux mains des mêmes familles depuis trois et quatre siècles. L'ancêtre du temps de la duchesse Anne mouillait la glèbe de la sueur de son front; son descendant d'aujourd'hui soigne avec amour la même glèbe, source d'une magnifique abondance.

Stabilité dans le culte de sainte Anne. Dès qu'il sait marcher, le petit Breton du Porzay met sa menotte dans la rugueuse main de l'aïeul et vient s'agenouiller devant l'image de pierre de 1548 à travers laquelle la grand'mère de Jésus a souri à la prière de tant de générations bretonnes.

Dès qu'il sait articuler, le petit Breton du Porzay s'attache à fredonner avec sa mère :

« D'hor Mamm Zantez Anna
... Ni'vo fidel bepret.

A notre Mère sainte Anne
... Nous serons fidèles toujours. »

Dès qu'il sait se souvenir, le petit Breton du Porzay tressaille à la voix du grand angélus de la Palud chantant à son oreille, un vendredi soir de fin d'août : « Digor ar Pardon bras, voilà ouvert le grand Pardon! »

Tressaillement renouvelé de l'âge le plus tendre à l'âge le plus avancé, jusqu'à ce que l'aïeul, tout cassé par les ans, dise, au retour de la Palud : « Mes pauvres petits, ç'a été mon dernier Pardon.

— Alors, Tad koz (grand-père), nous porterons votre souvenir devant sainte Anne et

« nous ne sommes pas les derniers des Bretons ».

— Que je meure content puisque dans ma chère lignée, sainte Anne sera toujours aimée. »

La « Palud ».

Dans « sainte Anne la Palud », le terme « Palud » désigne le terrain marécageux sur lequel la tradition situe la première chapelle dédiée à la grand'mère de Jésus, et que les eaux ont recouvert. D'après la croyance générale, nos côtes bretonnes, du moins celles qui s'élèvent maintenant presque à pic au-dessus de l'océan, étaient autrefois prolongées par une ceinture de terres basses que les vieux auteurs appelaient la « Bretagne marécageuse ». Sur ces terrains plats, lagune coupée de multiples canaux, s'élevaient de véritables forêts dont on retrouve les restes dans les grèves du Ris, de Kervel, de Sainte-Anne et de Kervijen. Dans cette dernière grève notamment, on découvre, sous une faible couche de sable, de grandes étendues de tourbe et çà et là des troncs d'arbres : signe évident que la mer a gagné sur les terres.

FONDATION DU PÈLERINAGE

I. — LE CANTIQUE ET LA TRADITION

La tradition rattache la fondation du pèlerinage de Sainte Anne la Palud à la destruction de la ville d'Is. L'écho de cette tradition se trouve dans le premier cantique du recueil, cantique dû à l'abbé Pierre L'Helgoualc'h :

« Dre bec'hejou ar yaouankiz
Goude ma voe kollet Ker Is,
Roue Kerne, hanvet Grallon,
E voe mantret bras e galon.

Hag evit troi malloz Doue
Pell dioutan, diouz bro Gerne,
E roas, dre wir binijen,
Kalz a vadou en aluzen.

... Ar Palud da zantez Anna,
Rumengol d'ar Werc'hez Vari
Ha Landevenneg da bedi.

E vignon mat sant Gwenole
A voe karget gant ar Roue
Da zevel ty Santez Anna.
Ha ty an Intron Varia.

« Après la submersion de la ville d'Is, causée par les péchés de la jeunesse, le roi de Cornouaille, nommé Grallon, se trouva profondément affligé.

« Pour détourner la malédiction divine de sa personne et du pays de Cornouaille, il donna, en esprit de pénitence, beaucoup de biens en aumônes :

« La « Palud » à sainte Anne, Rumengol à la Vierge Marie et Landevennec pour y prier.

« Le roi chargea son grand ami saint Gwénolé de bâtir la maison de sainte Anne et celle de Notre-Dame. »

II. — LES PREMIERS APOTRES DE LA CORNOUAILLE

Le roi Grallon est toujours présenté comme le protecteur de la religion chrétienne et de ses apôtres. Parmi ceux-ci brillent d'un éclat tout particulier saint Corentin, saint Gwénolé et saint Ronan.

Saint Corentin était fils d'un seigneur breton qui



Église de Locronan.

avait émigré de Grande-Bretagne en Armorique. Il fut ermite sur les pentes boisées du Ménez-Hom. « Pour sa nourriture, nous dit un de ses historiens, Dieu faisait un miracle admirable et continu. Un petit poisson, dans la fontaine voisine de l'ermitage, se présentait tous les matins au saint, qui le prenait et en coupait une pièce pour sa pitance, et le rejetait dans l'eau et, tout à l'instant, il se trouvait tout entier, sans lésion ni blessure. »

Grallon fit de saint Corentin le premier évêque de Quimper.

Saint Gwénolé naquit aussi en Armorique de parents bretons émigrés. Remarquable par son austérité, chef de moines à vingt et un ans, il fonda l'abbaye de Landévennec. Il contribua puissamment, par lui-même et par ses nombreux disciples, au progrès du christianisme dans la Cornouaille et les pays voisins.

Saint Ronan, parti d'Irlande, fit son ermitage à l'emplacement de la petite ville aux maisons majestueuses qui porte son nom (Locronan).

III. — LA VILLE D'IS

Que le lecteur soit tout de suite averti! La tradition bretonne voisine ici avec la légende.

« Ker Is », la ville d'Is, est une ville légendaire dont l'existence a longtemps alimenté la controverse.

« Ker Is » signifierait ville d'en bas ou ville basse par opposition aux villes fortifiées de l'ancien temps qui étaient généralement bâties sur des hauteurs.

L'anonyme de Ravenne qui écrivait au VII^e siècle, parle d'une ville située dans les « palus de Bretagne » et l'appelle « Keris ».

Avant la légende, une hypothèse de l'abbé Pierre L'Helgoualc'h sur l'introduction du culte de sainte Anne en Armorique.

Pierre Le Baud, aumônier et historiographe de la duchesse Anne, reine de France, écrit sur la foi de documents anciens que toute l'Armorique fut convertie au temps du pape Eleuthère (177-192) et précise l'emplacement de la ville d'Is sur la rive de la mer entre le Menethum (Menez-Hom) et le Menénemet (montagne de Névet, c'est-à-dire de Locronan)

« en laquelle cité était l'apport de richesses et autres délices vénales apportées en Armorique des étranges régions ».

Avec quels étrangers les marins d'Is entretenaient-ils le principal de leur commerce? « C'étaient surtout les Provençaux, continue M. L'Helgoualc'h, et les Provençaux ont pu leur apporter, en même temps que leurs richesses vénales, le culte de sainte Anne... Le récit de l'heureuse navigation du corps de sainte Anne de Judée en Provence était bien propre à frapper l'esprit de nos marins. La mer est grande et la barque est petite et Celle dont la puissance menait au port sans rames, ni voiles, ni gouvernail, devait naturellement devenir leur patronne, et l'on s'expliquerait qu'aux portes d'Is Gwénolé ait élevé un sanctuaire à cette patronne; mais il fallait que son culte fût connu (1). »

Ce n'est qu'une hypothèse. Voici la légende :

Belle entre toutes, une ville s'élevait jadis là où nous admirons aujourd'hui la baie de Douarnenez. Belle entre toutes : les grand'mères répètent encore le dicton :

« Abaoue eo beuzet Kêr Is
N'eus kêr ebet par da Baris.

Depuis la submersion de la ville d'Is,
Point de ville égale à Paris. »

Paris n'est, pour la tradition Bretonne, que « Par Is », l'égale d'Is.

Is était au péril de la mer : une solide muraille, avec de puissantes écluses, la protégeait de l'océan.

(1) *Le Pèlerinage de Sainte Anne la Palud*, Quimper, 1897.

Telle était la capitale de Grallon Meur, roi de Cornouaille, protecteur de la religion chrétienne.

Gwénolé y allait souvent rendre visite au roi. Mais Is était ville de désordre. La belle Dahut (ou Ahès), fille de Grallon, donnait l'exemple. En vain Corentin et Gwénolé tonnaient-ils contre le vice déchaîné.

Satan lui-même — ar prins ruz, le prince rouge — parut à l'orgie de la nuit suprême. Dahut voulut-elle complaire au nouvel arrivant ou éprouver des émotions inconnues?

Au cou de son père endormi, elle prit la clé des écluses qui défendaient de l'océan la capitale de la Cornouaille et la remit au prince rouge.

Soudain un cri dans la plaine : la ville est submergée.

A ce moment se présente, devant le roi, Gwénolé, l'envoyé de Dieu.

« Sire, la mer! Vite à cheval! »

Grallon allait partir. Dahut parut, effrayée : « Père! »

Elle fut vite en croupe près du roi.

Celui-ci fit effort pour rejoindre Gwénolé qui chevauchait devant. En vain! La mer montait si vite!

Bientôt le cheval eut de l'eau jusqu'au poitrail.

« Au secours, Gwénolé! »

Le moine se retourna et vit Dahut :

« Jetez ce démon ou vous êtes perdu! »

Dahut roula dans la mer. Grallon échappa aux flots.

La pécheresse devenue sirène, apparaît parfois au pêcheur.

« Gwelas-te ar morwerc'h, pesketour,

O kriba he bleo melen-aour,

Dre an heol splann e ribl an dour.

— Gwelout a ris ar morwerc'h wenn;

M'he c'hlevis o kana zoken :

Klemvanus ton ha kanaouenn (1). »

« As-tu vu, pêcheur, la fille de la mer, peignant ses cheveux blonds comme l'or, au soleil de midi, au bord de l'eau?

« — J'ai vu la blanche fille de la mer; je l'ai même entendue chanter : plaintifs étaient ton et chanson. »

De Poul-Dahut (Pouldavid) où tomba Dahut, les deux cavaliers, sans regarder en arrière, coururent à toute bride vers le Ménez-Hom. Le soleil se levait quand ils arrivèrent au sommet :

« Halte, sire, et à genoux pour remercier Dieu de nous avoir sauvés! »

L'action de grâces de Grallon fut émue : il chercha sa capitale, il ne vit que les flots!

Voilà le châtiment! La réparation allait être digne.

A Gwénolé le roi fit don de Landévennec où s'élèverait le premier monastère de Cornouaille, foyer de civilisation pour toute la Bretagne. A Notre Dame il consacra la terre de Rumengol, et à Sainte Anne, la terre de la « Palud », toute proche des eaux qui couvraient Is.

IV. — DATE DE LA FONDATION DU PÈLERINAGE

M. de la Borderie (2) place la première entrevue du roi Grallon et de saint Gwénolé entre les années 485 et 490. Prenons comme guide le savant historien et disons que le pèlerinage de la Palud a été fondé vers l'an 500. Il existe donc depuis près de quinze siècles! Comme les Bretons ont raison de chanter :

(1) Barzaz-breiz.

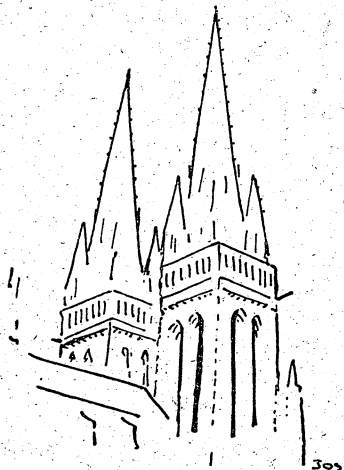
(2) A. de La Borderie, *Hist. de Brei.*, t. I, p. 326.

« A-dreuz an eil kantved d'eben
Eo deut aman ar bobl kristen (1).
A travers les siècles
Est accouru ici le peuple chrétien! »

Et comme il est juste de dire que le Porzay est la « terre sainte de Cornouaille »! Quel espace aussi restreint voit célébrer deux fêtes religieuses aussi importantes que le Pardon de Sainte Anne la Palud et la Troménie de Locronan, qu'Anatole Le Braz appelle le Pardon de la mer et le Pardon de la montagne?

Il convenait d'honorer, à côté de sainte Anne, les deux saints fondateurs du pèlerinage. On célèbre à la Palud le Pardon de saint Corentin le troisième dimanche de l'Avent et le Pardon de saint Gwénolé le deuxième dimanche de Carême.

(1) Du cantique de M. l'abbé P. L'Helgoualc'h.



Cathédrale de Saint-Corentin.

CHAPITRE II

LES CHAPELLES SUCCESSIVES

I. — SANTEZ ANNA GOLLET (SAINTE ANNE LA DISPARUE)

La première chapelle, bâtie par les soins de saint Gwénolé, grâce aux largesses du roi Grallon, est désignée sous le nom de *Santez Anna gollet*. On croit qu'elle était située au sud-ouest des dunes actuelles sur un terrain aujourd'hui ensablé et que la mer couvre aux hautes marées. Le vieux chemin tout gazonné qui descend directement de Sainte Anne à la grève est encore appelé *Hent Santez Anna gollet*, « le chemin de Sainte Anne la disparue ».

Combien de temps dura cette chapelle? Une tradition bien conservée dans le pays veut qu'elle ait été ensevelie sous les sables de la baie quelques années après la mort du petit saint Corentin.

Une invasion de sable dans ces parages est assez vraisemblable. Constatation facile à faire : une épaisse couche de sable forme la partie superficielle de la « Palud », large bande de terre, profonde de 1.500 mètres, qui s'étend devant la grève de Sainte Anne.

Quant à l'époque de la disparition, on ne peut rien

dire de précis : les listes des évêques de Cornouaille ne mentionnent point un deuxième Corentin sur le siège épiscopal de Quimper.

Deuxième et troisième chapelles.

La deuxième chapelle fut bâtie non plus tout près et en vue de la mer mais sous la colline qui domine la baie, et bien à l'abri des flots et des vents d'ouest.

Elle était de l'époque romane : son abside en forme de four était percée de fenêtres étroites et basses, dépourvues de meneaux, sortes de meurtrières, comme on en voit dans les églises des ^x^e et ^{xi}^e siècles.

Elle subit plusieurs modifications et restaurations avant de devenir l'édifice qui fut remplacé, il y a 80 ans, par la chapelle actuelle.

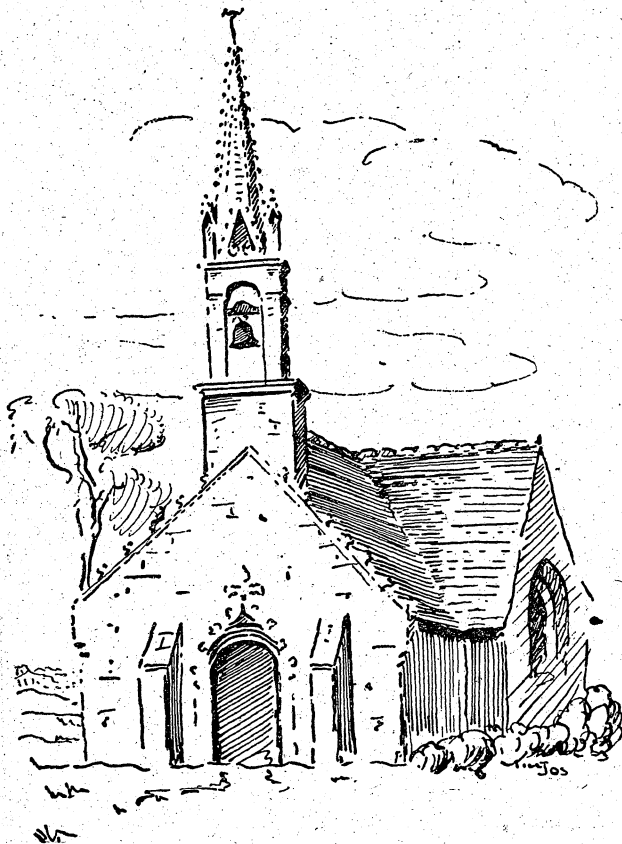
D'après M. Pouchous (1), la chapelle de Sainte Anne était « de très médiocre grandeur, de style moderne et de bon goût ». Sa jolie flèche, haute de 20 m. 50, portait les dates de 1230 et de 1419. Au linteau d'une porte latérale on lisait 1232. Malgré ces dates, l'ancien recteur de Plonévez-Porzay, et les continuateurs d'Ogée (2), sont d'accord pour dire que la troisième chapelle fut construite vers 1630, et qu'on y employa des matériaux de l'ancien édifice.

C'est donc la deuxième chapelle qui eut l'honneur de recevoir la statue de granit de 1548, du temps de messire Le Baut, recteur de Plonévez de 1540 à 1567.

Sous le rectorat de M. Jean Talabardon (1720-1755) une restauration importante fut faite en 1725, année où on lit, dans les comptes de la fabrique de Sainte

(1) Pouchous, *Monographie de Plon.-Porz.*, Archives paroiss.

(2) Ogée, *Diction. de Bretagne*, 1843, Plonévez-Porzay, p. 326.



Chapelle de Sainte Anne la Palud vers 1850,
d'après un dessin de H. LALASSE.

Anne : « Payé pour rebâtir la tour et le corps de ladite chapelle : 624 livres 6 sols. »

Trente ans plus tard, de remarquables embellissements furent accomplis par M. Charles Pezron, recteur de Plonévez de 1755 à 1763 (1).

Quatrième chapelle.

Au XIX^e siècle, la chapelle de Sainte Anne, avec ses « médiocres dimensions », ne convenait plus du tout au grand pèlerinage qui avait lieu chaque année à la Palud.

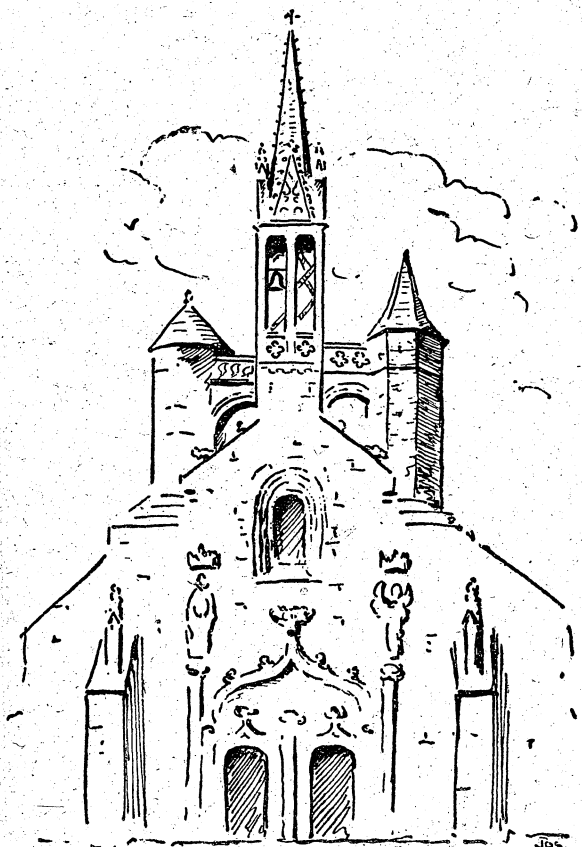
En 1858, la construction d'un nouveau sanctuaire fut décidée, avec le consentement de Mgr Sergent, par le conseil de fabrique de la paroisse, alors composé de M. Pouchous, recteur, et de MM. Sébastien Le Gac, de Lesvren, maire; Jacques Blouet, de Penn ar-c'hrê'h; Pierre Cornic, de Trevilly; Guillaume Simon Le Maréhadour, du Koz-kêr; Gilles Moreau, de Kerveo; Jean-Marie Le Doaré, de Goulid-ar-gêr.

Sainte Anne allait avoir à la Palud non plus une chapelle mais une vaste église de style gothique flamboyant.

Les travaux préliminaires commencèrent en 1858; mais la construction traîna, défaut de ressources.

La première pierre fut posée le 20 octobre 1863 par M. Jacques Prigent, archiprêtre de Châteaulin, en présence du clergé de la paroisse, des recteurs des environs, du conseil municipal et du conseil de fabrique de Plonévez, de M. François Le Bigot, chevalier de Saint-Grégoire, architecte, et de M. Joseph Gassis, entrepreneur.

(1) Fichier de M. Peyron, Arch. de l'Évêché, Quimper et Archives paroissiales.



Église de Plonévez-Porzay vers 1860, d'après une vieille litho.

Le nouvel édifice fut béni le 5 août 1866 par M. le chanoine Alexandre, délégué de Mgr l'évêque.

Depuis lors il est resté tel quel, sauf que son flanc gauche a été percé pour aménager l'élégant oratoire qui abrite désormais la statue vénérée. Fine dentelle de pierre, celui-ci a été édifié en 1903 par J.-L. Le Naour, maître tailleur de pierres, sur les plans du chanoine Abgrall. De très belles mosaïques l'ont enrichi récemment.

À l'extérieur, au pignon ouest, sont deux statues imposantes en granit de sainte Anne et de saint Joachim.

Du côté sud, un ange tient un écu portant la date de 1864.

Le mobilier.

Les meubles de la chapelle proviennent en majeure partie de la vieille église de Plonévez.

De son mobilier ancien, elle a pourtant conservé un certain nombre de statues en bois, du xvi^e siècle, parmi lesquelles on peut voir, dans le chœur, sainte Anne et saint Joachim; à gauche et à droite, à la naissance des transepts, saint Corentin avec crosse et mitre, et saint Gwénolé en robe noire de bénédictin. Dans les rétables des autels latéraux qui proviennent de l'ancienne église de Plonévez, on trouve le groupe du Rosaire à gauche, et à droite les saints diacres Étienne et Laurent, accompagnés de saint Mélar, tous patrons secondaires de la paroisse. Ces groupes sont de 1625.

La statue vénérée en granit de Bretagne, celle qui est, pour le pays, *Santez Anna ar Palud* ou *Santez Anna goz*, représente sainte Anne, d'après l'idée des vieilles peintures des premiers temps de l'Église : assise dans un fauteuil, grave et souriante à la fois.

Devant son auguste fille, la mère tient ouvert le livre de la Loi : touchant symbole de l'éducation maternelle.

Comme Tristan Corbière disait juste!

« Contre elle la petite Vierge,
Fuseau frêle, attend l'Angélus. »

En effet, sa mère lui montre dans les Saintes Écritures la sublime prophétie : « *Ecce Virgo concipiet et pariet filium*. Voici qu'une Vierge concevra et enfantera un fils. »

La statue porte, taillée dans le socle, la date de 1548. Il y a donc quatre cents ans qu'elle reçoit les hommages et les prières des fidèles Bretons.

Jadis, aux jours du grand Pardon, selon un usage assez répandu en Bretagne, on l'habillait somptueusement avec les plus beaux costumes du pays. On ne le fait plus depuis 1900.

La croix et la fontaine.

Une croix se dresse dans l'enclos, du côté sud, tout près de la chapelle. Elle est de 1653 et porte sur son embase les noms du recteur Missire Guillaume Vergos (recteur de Plonévez de 1630 à 1656) et du fabricant de l'année : Lucas Bernard. C'est un calvaire complet : au milieu, le Christ et la Pieta; à droite et à gauche, quatre personnages. Au pied, des statues qui se trouvaient autrefois dans la chapelle : saint Pierre, sainte Marie-Madeleine et un évêque bénissant.

À une centaine de mètres au sud du sanctuaire est la fontaine de sainte Anne. L'ouvrage actuel a remplacé, en 1871, un édicule de 1664 sur le fronton duquel on lisait : X. Kermaidic, f. (Christophe Ker-

maïdic, fabricant). La niche contient deux statues en pierre de sainte Anne et de la Vierge, fort anciennes et bien gracieuses. La niche a été gravement endommagée et la Vierge décapitée par les occupants le 23 janvier 1944.

II. — LES CLOCHES

La chapelle de Sainte Anne la Palud possède deux cloches du XIX^e siècle : Marie-Anne et Marie-Sébastien.

« Marie-Anne », fondue à Brest en 1841, pèse 600 livres. Elle fut bénite le dimanche du grand pardon, 27 août 1841, par M. Pouchous, recteur de Plonévez-Porzay, spécialement délégué par Mgr Graveran, évêque de Quimper. Il était assisté de ses vicaires, MM. Thalamot et Le Moal, des membres du Conseil de fabrique, du fabricant de Sainte-Anne, Yves Fer-til, de Goarbik, et du fabricant de l'église paroissiale, Jean-Mathieu Coffec, du bourg.

Elle porte l'inscription suivante :

« Faite en août 1841, je suis à Notre-Dame de Sainte Anne La Palue, paroisse de Plounévez-Porzay. Marie-Anne est le nom que me donnèrent Marie-Fidèle Halna du Frétay, Chevalier de Saint-Louis, maire de Plounévez-Porzay mon parrain et Marie Anne Avan V^{ve} Cosmao ma marraine. Al. M. Pouchous étant Recteur de la paroisse. »

Ad hanc vocem cessavit mater flere. Tob.

Marie-Fidèle Halna du Frétay était le châtelain de Koz-Kastel. Quant à Marie-Anne Avan, qui habitait Kergall, elle était, par son mariage avec Yves Cosmao, la cousine du fameux amiral Julien Cosmao

(1761-1825), héros de cent batailles navales, baron de l'Empire, commandant de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis et pair de France, dont le père était né à Plonévez.

Une autre cloche « Marie-Sébastien » fut bénite le 7 août 1864 par Mgr Sergent, évêque de Quimper, assisté de M. Évrard, vicaire général. Donnée par M. Sébastien Le Gac, de Lesvren, maire de la commune, elle fut nommée par ses enfants, Sébastien et Anne-Marie.

Elle dut être refondue ou remplacée au bout de trenté ans. On conserva cependant son nom. Une deuxième « Marie-Sébastien » fut bénite le samedi du grand pardon de 1895 par M. le chanoine Yves Millour, originaire de Plonévez, aumônier de marine, chevalier de la Légion d'honneur, délégué par Mgr Val-leau; elle porte l'inscription que voici :

« Je me nomme M^{le} Sébastienne. J'ai eu pour parrain Sébastien Le Gac et pour marraine M^{me} Cornic née M^{le} Jeanne Blouet.

« S. S. Léon XIII, pape, Mgr Valteau, évêque de Quimper et Léon, M. O. Derrien Recteur, MM. Hénaff et Le Houerff, vicaires.

« Ste Anne de la Palue 1895. »

Sous l'inscription, on voit en relief d'un côté l'image de la Vierge, de l'autre celle de saint Sébastien percé de flèches.

III. — LES VITRAUX

M. l'abbé Joseph Mével avait formé le projet, pour embellir le sanctuaire de la Palud, de le doter de vitraux. Dévot envers les vieux saints de Bretagne, il voulait représenter quelque épisode de la vie de

ceux d'entre eux qui ont pu avoir quelque rapport avec la chapelle de Sainte Anne. La mort l'empêcha de réaliser son dessein.

Il avait cependant donné des indications bien utiles; son successeur, M. Bossus, mena l'œuvre à bon terme de 1933 à 1939.

Vitraux du côté nord :

1^o Une ambassade de trois évêques francs vient trouver Grallon, qu'assistent saint Gwénolé et saint Corentin

2^o Saint Gwénolé vieux, choisit son disciple Gwénaël, pour lui succéder, à la tête de l'abbaye de Landevennec.

3^o Saint Hervé, le saint aveugle, vient quêter à Plonévez avec son petit guide et le loup qu'il a domestiqué.

4^o Saint Tégonnec devant la grange où il a enfermé les oiseaux déprédateurs, afin de pouvoir se rendre au pardon de Sainte Anne.

Vitraux du côté sud :

1^o Un épisode de la vie de saint Judicaël : le lépreux auquel le saint roi a fait traverser une rivière, se transforme soudain et c'est Jésus lui-même qui bénit le prince charitable.

2^o Saint Gwénolé appelle à sa suite le petit Gwénaël, qui le remplacera comme abbé.

3^o Saint Milliau, roi de Cornouaille, vient, accompagné de son fils saint Mèlar, se plaindre de son frère à saint Gwénolé et à saint Corentin.

4^o Saint Ronan force un loup à se dessaisir d'un agneau et à le déposer aux pieds du propriétaire.

5^o Le roi Grallon vient à la Palud pour voir à quel point en est la construction de la chapelle entreprise par saint Gwénolé, pour honorer l'Aïeule de Jésus.

Les grandes fenêtres du transept comprennent chacune deux sujets.

Au transept sud :

1^o Le transport des reliques de sainte Anne de Palestine en Gaule : une barque tirée par des anges et dans laquelle se trouvent saint Maximin, sainte Madeleine, sainte Marthe, saint Trophime, saint Lazare, Marie Alphée et Marie Zébédée.

2^o Le fait historique de la découverte des reliques de sainte Anne dans la crypte d'Apt en présence de l'empereur Charlemagne.

Au transept nord :

1^o La mort de sainte Anne, avec comme personnages : sainte Anne, saint Joseph, la sainte Vierge et Jésus qui bénit la mourante; Marie Alphée et ses quatre fils : Jacques, Joseph le Juste, Simon et Jude; Marie Zébédée et ses deux fils : Jacques et Jean.

2^o Sainte Anne porte la Vierge, qui porte elle-même Jésus sous forme d'arbre de Jessé, et les quatre grands prophètes.

Ce sujet-ci a été inspiré à l'artiste par le vieux vitrail de la cathédrale d'Apt, dont l'abbé Henri Théolas, ancien vicaire, donne la description suivante :

« Ce vitrail est de 1365.

« Il nous rappelle un des principaux événements de l'histoire du monde : le retour de la papauté à Rome, après soixante-trois ans d'exil, en la bonne ville d'Avignon.

«... Comme sujet principal, la sublime vitre représente la douce aïeule du Christ, sainte Anne, debout sur une fleur épanouie de lotus. Elle porte dans ses bras la Vierge Marie en robe bleue, laquelle porte elle-même l'Enfant Jésus, couronné d'une mignonne auréole (1).

(1) La même idée est reproduite dans une vieille statue en bois de la Chapelle-sur-l'Escaut, en face d'Anvers. Sur son bras droit sainte Anne porte la Vierge qui porte l'Enfant. Sa main gauche présente une poire au petit Jésus.

« Parmi les personnages secondaires on voit le prophète Isaïe et David, le roi prophète. »

(Abbé HENRI THÉOLAS, *Le Vitrail d'Apt et le retour de la Papauté d'Avignon à Rome.*)

Ainsi est donné à la cathédrale d'Apt l'hommage de sa sœur de la Palud. Et c'est justice, car nous ne saurions oublier que c'est de la bonne ville provençale qu'est venu à la chapelle de sainte Anne son plus précieux trésor : une importante relique de sa sainte patronne.

Les vitraux du chœur représentent :

1^o Au milieu, saint Joachim, sainte Anne et la sainte Vierge enfant.

2^o A gauche, l'annonce à saint Joachim, la rencontre des saints époux à la Porte dorée; la découverte de la statue de sainte Anne par Nicolazie.

3^o A droite, l'annonce à sainte Anne, la naissance de la sainte Vierge; le monument aux deux cent quarante mille Bretons morts pour la patrie dans la première guerre mondiale.

DONS PRINCIERS

I. — L'OFFRANDE ROYALE DE 1841

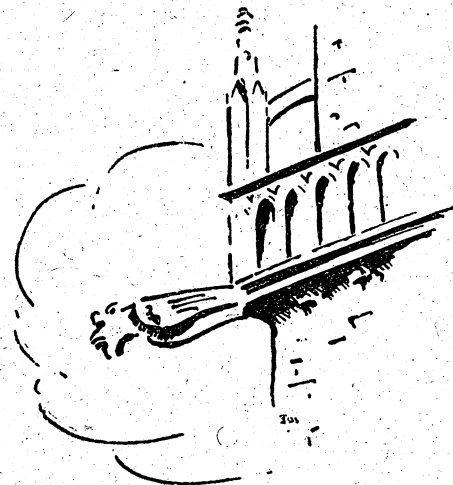
Il y a cent ans, quand les Français avaient encore une reine, le pardon de Sainte Anne la Palud était connu à la cour des Tuileries.

En 1841, Sa Majesté la reine Marie-Amélie offrit une belle lampe votive à la chapelle de sainte Anne la Palud. L'offrande était accompagnée d'une lettre en date du 2 février 1841 adressée à M. Pouchous, recteur de Plonévez-Porzay. Par sa lettre la reine

mettait Sa Majesté Louis-Philippe, roi des Français, et toute la famille royale sous la protection de la glorieuse sainte Anne et promettait de ne jamais oublier la chapelle de Sainte Anne la Palud.

II. — L'OFFRANDE PONTIFICALE DE 1888

En 1888, à l'occasion de sa première visite *ad limina*, Mgr Lamarche, évêque de Quimper et de Léon, reçut de Sa Sainteté Léon XIII un bel ornement blanc portant à l'intérieur cette inscription : « Offert par Sa Sainteté Léon XIII à Monseigneur de Quimper pour Sainte Anne la Palud. Rome, 1888. » Après cinquante-huit ans, l'ornement est encore en bel état.



Gargouille de Sainte Anne.

CHAPITRE III

LES PÈLERINAGES AVANT LA RÉVOLUTION

Établi dans les conditions que l'on a dites, le pèlerinage de Sainte Anne la Palud eut bientôt de la renommée. Un souvenir tragique, l'engloutissement de la ville d'Is, s'y rattachait; il avait été fondé par de saints personnages dont la mémoire était restée vivante dans les populations; d'autre part, les Bretons vouèrent de bonne heure une vive affection à leur « bonne grand'mère ».

« Mamm goz Jezuz, Salver ar bed
A zo Mamm goz d'ar Vretoned (1).

La grand'mère de Jésus, le Sauveur du monde,
Est la grand'mère des Bretons. »

C'était plus qu'il n'en fallait pour les attirer nombreux à son sanctuaire.

Malheureusement l'histoire du pèlerinage de la Palud, dans les temps anciens, est ensevelie dans les ténèbres. Il faut nous contenter des maigres renseignements que fournissent les archives de Plonévez.

(1) Cantique de M. L'Helgoualc'h.

A la fin du vii^e siècle, le pèlerinage était déjà connu. Un inventaire de 1602 nous apprend qu'il était très florissant au xiii^e siècle.

Une délibération du corps politique de Plonévez, rédigée par messire Harlé de Quélen, recteur de la paroisse de 1517 à 1538, nomme fabricien de Sainte Anne pour 1518-1519, Jean Doaré de Penfrad-Vihan.

Déclin du pèlerinage au xvii^e siècle, à partir de 1640. Jean Féburier, recteur de 1657 à 1665, le négligea tellement qu'en 1660 il ne fut point nommé de curateur (fabricien) pour Sainte Anne.

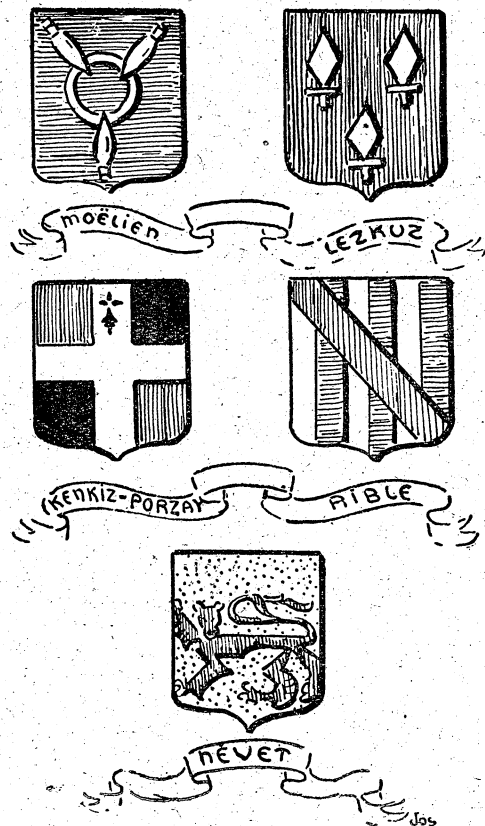
Mais son successeur, Jean-Corentin Billuart, docteur en théologie, recteur de 1666 à 1700, releva le Pardon, après la mission du Père Maunoir (1666); si bien qu'à sa mort en 1700, le culte de sainte Anne à la Palud était rétabli dans toute sa splendeur.

Nouveau déclin vers le milieu du xviii^e siècle; en 1760 le pèlerinage n'existait pour ainsi dire plus. C'est alors que messire Charles Pezron, recteur de Plonévez de 1755 à 1763, eut l'idée d'établir des luttes avec prix pour attirer les étrangers au Pardon.

Quelle aberration, dirons-nous en passant, de vouloir relever le côté religieux par le côté profane! Dans un haut-lieu traditionnel de la piété, toute fête foraine est déplacée. « Nos Pardons sont des fêtes de l'âme », écrivait Anatole Le Braz. Qu'ils restent des fêtes de l'âme!

Sous la direction de l'abbé Mathurin Le Maître, successeur de M. Pezron, le pèlerinage prit de plus en plus d'éclat jusqu'à la Révolution. Chaque année des moines de Landévennec venaient prendre part aux fêtes.

Les comptes de Sainte Anne qui vont de 1712 à 1787, avec toutefois de nombreuses lacunes, confirment le déclin et le relèvement du Pardon.



Mais, si les pèlerins des paroisses éloignées diminuent parfois autour de Sainte Anne, les paroissiens de Plonévez dédommagent la bonne grand'mère par leurs généreuses offrandes. Leurs testaments mentionnent de nombreux legs à Sainte Anne; quelquefois ce sont des constitutions de rentes qu'ils font pour l'entretien du culte dans sa chapelle. Voici quelques exemples :

COMPTE DE 1714

Rentes sur terre au village de Trevigodou. . .	18 l.
Id. Lestraon. . .	18 l.
Id. Keryar-Iselaff . . .	18 l.
Id. Penfrat-Bian. . .	6 l.
Sur Parc-Lagad, aux issues de Penfrat-Bras. . .	3 l. 15 s.

COMPTE DE 1719

Sur le lieu de Jean Tanguy, à Lezenven . . .	15 l.
Sur les héritages de Jean Blaise et femme à Penfrat-Bian.	15 l.
Sur les héritages et biens d'Yves Le Bot et Marie Millour, sa femme, sur le lieu de Penaprat. . .	6 l.

COMPTE DE 1749

Rente constituée sur le lieu de Tréguy Bian, due par Corentin Lelgouarch	30 l. 15 s.
--	-------------

COMPTE DE 1775

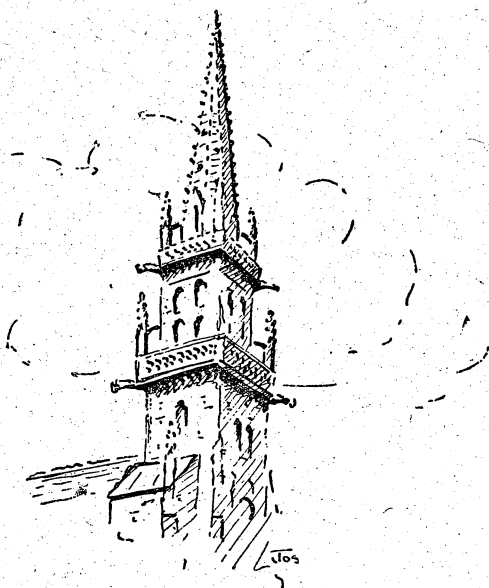
Dû par Yves Tanguy sur le lieu de Leuriau . .	18 l.
Dû par Françoise Tanguy, veuve d'Yves Le Ber, sur le lieu de Lanzent	7 l. 3 s. 9 d.
Dû par les héritiers de Thomas Le Bosser, de Lesvren-Iselaff	15 l.

COMPTE DE 1786

Dû par Nicolas Le Doaré et femme du Ris-Huelaff	45 .
---	------

Décimes ecclésiastiques.

Sous le titre des décimes ecclésiastiques, c'est-à-dire de l'impôt, anciennement payé à l'État par le clergé, la paroisse de Plonévez-Porzay était taxée sur le revenu qu'elle tirait des offrandes faites à la chapelle de Sainte Anne. Elle payait pour cet article 9 livres 5 sols : ce qui témoigne de l'importance du pèlerinage.



Clocher de Plonévez-Porzay.

CHAPITRE IV

SAINTE ANNE PENDANT LA RÉVOLUTION

Quand la Révolution éclata, les dévots de Sainte Anne qui venaient chaque année, de plus en plus nombreux, prier à la Palud, ne se résignèrent pas facilement à délaisser leur pieux pèlerinage.

Depuis 1764 la paroisse de Plonévez-Porzay était administrée par l'abbé Mathurin Le Maître, « homme instruit (1) ». Deux prêtres l'aidaient, originaires tous deux de la paroisse. L'un, Nicolas Le Bot, né à Kervel en 1737, exerçait plutôt le ministère à Plonévez. L'autre, Ignace-Marie Le Garrec, né à Kerzoualen en 1734, filleul du fils du seigneur de Moellien, était spécialement chargé de la trêve de Kerlaz avec le titre de prêtre-curé.

MM. Le Maître et Le Bot prêtèrent serment à la Constitution civile du clergé. L'abbé Le Bot mourut à Kervel en 1798. Le recteur ne cessa d'occuper son presbytère pendant les temps troublés; il devait y mourir en 1811 après une rétractation en règle.

Le prêtre-curé de Kerlaz refusa le serment. Au début, il ne fut pas inquiété et continua son ministère jusqu'en août 1792, comme en témoigne sa signature aux registres de la trêve.

(1) Note de « l'État du Personnel » de 1807, Archives de l'Évêché.

Cela vient sans doute de ce que M. Le Maître ne montra pas l'animosité de certains assermentés et ne fit rien pour empêcher M. Le Garrec, tout insermenté qu'il fût, de remplir ses fonctions. D'ailleurs l'administration du district de Châteaulin, de tendance modérée, tint compte de la pénurie de prêtres et n'insista pas pour l'observation stricte de la loi : elle maintint l'abbé Le Garrec à Kerlaz comme l'abbé Le Cann à Lothey (1).

Mais, quand l'Assemblée Législative eut voté, au printemps de 1792, des mesures sévères contre les prêtres dits réfractaires, M. Le Garrec dut se cacher pour continuer son ministère. La municipalité de Plonévez et le recteur lui-même adressèrent au département un certificat en sa faveur.

« Nous maire et officiers municipaux de la paroisse de Plonévez-Porzay, soussignons et certifions que M. Le Garrec, vicaire de la Trêve de Kerlaz, n'a jamais causé aucun trouble dans notre paroisse ni dans les paroisses voisines et qu'il a exactement rempli toutes ses fonctions comme à l'ordinaire.

« A Plonévez, le 17 juin 1792.

« Jean Quiniou, procureur de la commune (2);
Hervé Le Mao, maire; Jean Le Boussard, Co-
rentin Cornic, Thomas L'Helgoualc'h, Guillaume
Le Gac, Le Maître, curé.

« Vu en Directoire de Châteaulin :

« Le Marc'hadour, président; Duboishardy, Le
Normant, secrétaire. »

(1) Lettre du 10 décembre 1791, du District de Châteaulin à l'abbé Le Cann, fonds du Département, LV, Arch. départ.

(2) J. Quiniou était apparenté à M. Le Garrec; H. Le Mao habitait Belar; C. Cornic, Maner ar Genkis; Th. L'Helgoualc'h, frère du P. Maximin, Kerdeun; G. Le Gac, frère de l'abbé Ch. Le Gac, Lesvren.

L'abbé Pierre L'Helgoualc'h qui grandissait au moment où disparaissaient les derniers survivants de l'époque révolutionnaire, a consigné, dans sa monographie *le Pèlerinage de Sainte Anne la Palud*, certains souvenirs sur M. Le Garrec et les prêtres qui l'aidèrent en ces temps héroïques. Ceux-ci étaient au nombre de trois : le Père Maximin, et les abbés Charles Le Gac et Alain Le Floc'h. Une inspiration digne de tout éloge a fait représenter, dans un vitrail de l'église de Kerlaz, ces quatre prêtres refusant le serment.

Ne pouvant plus rester à Kerlaz, M. Le Garrec vint aux environs de Sainte Anne, d'où il rayonnait pour voir les malades. Il s'occupait aussi des pèlerins qui continuaient à venir faire leurs dévotions à la chapelle de la Palud.

Quelle était sa vie et celle de ses compagnons? Le jour ils demeuraient cachés, tantôt dans une ferme, tantôt dans une autre; et le soir à la tombée de la nuit, ils sortaient de leur retraite. A cette heure aussi, les pèlerins arrivaient; les prêtres confessaient, baptisaient, et célébraient la messe vers minuit. Bien avant le point du jour, la Palud était de nouveau déserte.

Bientôt les gendarmes reçurent l'ordre d'aller de nuit à la chapelle et de s'emparer de M. Le Garrec. La première fois, leur venue avait été éventée : ils ne trouvèrent personne. Déçus et furieux, ils se mirent à parcourir les fermes du voisinage et arrivèrent dans la matinée à Maner Keryar.

L'abbé Le Garrec y était avec deux autres prêtres. Ils n'eurent, au moment de l'arrivée des gendarmes, que le temps de se sauver par une fenêtre de derrière et de gagner une meule de foin où leur avait été ménagé un abri.

Les gendarmes, ayant trouvé, dans la maison,

l'autel sur lequel avait été célébrée la messe, ce jour même, déclarèrent qu'ils mettraient le feu à la maison si on ne leur livrait ceux qu'ils cherchaient.

Une femme qui préparait le repas, se contenta de leur dire : « Vous pouvez le faire, ce sera le meilleur moyen d'appeler de l'aide. »

Cette remarque suffit à les empêcher de réaliser leur menace.

Un autre jour, les gendarmes apprirent d'un petit pâtre du village de Bélar que M. le vicaire, qui n'était pas citoyen (on désignait ainsi l'abbé Le Garrec), avait passé par là, se dirigeant vers le bois de Kergall. Ils partirent immédiatement à sa recherche. Ils arrivèrent au milieu du bois où travaillait une bande de sabotiers et de bûcherons.

Ceux-ci, dès qu'ils aperçurent les gendarmes, sautèrent sur leurs haches, entourèrent les agents de l'autorité, les désarmèrent, les ligotèrent et les hissèrent sur leurs chevaux, qu'ils firent ensuite déguerpir.

Mais la police ne faisait pas toujours des tournées infructueuses. Dans la nuit du 6 au 7 janvier 1793, elle arrêta l'abbé Le Gac à Koz-Vaner; le 15 février suivant, l'abbé Pennanec'h, recteur de Meilars, à Trefenteg; et, vers la même époque, le Père Maximin du côté de Kerlaz.

Vint l'arrêté départemental du 6 janvier 1793, dont l'exécution ne tarda point : toutes les chapelles furent fermées. La surveillance devint plus active dans la région de la Palud. Les réunions durent se faire plus rares parce qu'il y avait à craindre des collisions entre pèlerins et gendarmes ou troupes de passage. On n'annonçait d'assemblée qu'après avoir pris toutes informations utiles.

Un habitant de Plonévez, Potr Youen Keryekel,

parcourait chaque semaine le pays de la montagne de Telgruc à Quimper en quête de renseignements sur le passage probable des « Bleus », ou l'activité de la police. Lorsqu'il n'y avait rien à craindre, on se rendait le soir à Sainte Anne pour y passer la nuit en prières. Plusieurs fois dans ces circonstances, la messe fut dite dans une grange de Penfrad-Vihan.

La vie errante épuisait M. Le Garrec dont la santé déclina à en juger par ce certificat du 3 février 1793 :

« Le soussigné docteur-médecin et citoyen républicain Larbre Delprince certifie que M. Ignace Le Garrec, qu'il soigne depuis vingt ans, est valétudinaire asthmatique depuis plus de dix ans, avec des paroxysmes fréquents (1). »

La chasse à l'homme, c'est-à-dire aux prêtres insoumis, devenant de plus en plus serrée en exécution d'un arrêté départemental du 7 mars 1793, il fit savoir qu'il désirait « se rendre en arrestation ». Le district lui adressa un laissez-passer le 25 avril. Enfermé à l'abbaye de Kerlot à Quimper, transféré aux Capucins de Landerneau, il fut conduit en juillet 1794 aux pontons de Rochefort.

Au jour du grand pardon de 1794, un fort détachement fut envoyé à Sainte Anne pour empêcher le rassemblement des pèlerins. Mais à l'aspect de la multitude, les soldats se retirèrent après avoir mutilé la croix de Kamezen.

Libéré des pontons en février 1795, M. Le Garrec vint au bourg de Kerlaz et signa, le 4 prairial suivant, une déclaration de résidence à laquelle la police des cultes ajouta cette note : « Je n'ai reçu aucune plainte de ce prêtre (2). »

(1) Arch. départem., LV, clergé réfractaire.

(2) Bull. dioc., janvier-avril 1935, p. 84 (D. Bernard).

C'étaient les beaux jours de l'amnistie accordée par les représentants du peuple Guezno et Guermeur. Une large tolérance était la règle. Églises et chapelles s'ouvrirent partout.

Au grand pardon, les pèlerins affluèrent à Sainte Anne, heureux de prier au grand jour. Cependant la fête eut un côté triste : les prêtres fidèles ne prenaient point part aux cérémonies. Le recteur constitutionnel de Plonévez présidait la solennité, entouré d'un fort contingent de gendarmes. Ce fut le « Pardon des citoyens ».

Malheureusement la guerre aux prêtres insermentés recommença en novembre. Un nouvel arrêté fut pris contre eux. La police eut ordre d'arrêter M. Le Garrec au bourg de Kerlaz; mais il s'était caché, on ne put le joindre. Il resta caché pendant tout le Directoire, tout en faisant du ministère ça et là, car des rapports de police signalent ses courses de Plonévez à Brie (1). C'est dans cette deuxième période de la Révolution qu'il baptisa à Sainte Anne le petit douar-niste qui devait être M. Guichoux, le géomètre de la Palud. « Il avait eu, écrivait-il en 1877, l'honneur et le bonheur d'être baptisé par le saint et courageux abbé Garrec au pied du rocher qui dominait la colline de Sainte Anne. »

Au Concordat, M. Le Garrec devint recteur de Ploëven, puis de Saint-Évarzec où il mourut en 1814.

Si nous avons donné tant de détails sur ce vaillant prêtre, c'est parce qu'on peut le considérer comme le chapelain de Sainte Anne la Palud pendant la période tourmentée de la Révolution.

Disons aussi quelques mots de ses trois compagnons.

Le Père Maximin (Corentin L'Helgouarc'h) na-

(1) Notice Brie, *Bull. dioc.*, 1904.

quit à Kerdeun en 1745. Il devint capucin et acquit une grande célébrité comme prédicateur. En 1790 il appartenait au couvent de Morlaix où il exerçait les fonctions de vicaire et de maître des novices. Chassé de son couvent, il vint dans son pays natal. Sa signature paraît plusieurs fois en 1791 et 1792 aux registres paroissiaux de Plonévez et de Kerlaz. On le suit aussi à Plogastel-Saint-Germain en 1792. Il fit un enterrement à Kerlaz le 1^{er} janvier 1793. Arrêté comme il venait de voir un malade, il fut enfermé à Kerlot puis transféré aux Capucins de Landerneau où il mourut le 19 février 1794.

L'abbé Charles Le Gac, cousin-germain du précédent, naquit à Lesvren en 1758. Prêtre en 1784, précepteur des neveux de Mgr de Saint-Luc, puis vicaire de Ploaré, il était, en 1789, professeur au collège de Quimper, alors dirigé par son compatriote Claude Le Coz, qui devint bientôt évêque constitutionnel d'Ille-et-Vilaine et, plus tard, archevêque de Besançon. Seul de tout le collège, il refusa le serment et fut destitué aussitôt. Enfermé au château de Brest (décembre 1791-mars 1792), il réussit à se faire libérer. Traqué de nouveau, il passa en Espagne, mais revint, après quelques semaines, « porter secours aux catholiques de son pays (1) ». Il se cacha surtout à Kervel chez son frère Jean Le Gac. Dénoncé, il fut saisi à Koz-Vaner, comme nous l'avons dit, plus haut, enfermé au château du Taureau, dans la rade de Morlaix, puis en avril 1793, déporté en Allemagne. Il vécut plus de vingt ans à Munich, y exerçant avec fruit le saint ministère, et ne rentra en France qu'en 1814. Il devint chanoine titulaire, mourut à Quimper en 1842 et fut enterré à Plonévez. Il reste de lui

(1) Lettre de M. l'abbé Boissière, secrétaire de Mgr de St-Luc.

plusieurs ouvrages, dont le principal *Observations critiques sur l'éducation*, valut à son auteur neuf cents francs de rentes viagères sur la cassette royale de Louis XVIII. Actuellement sept prêtres originaires du Porzay se glorifient d'être ses arrière-neveux.

L'abbé Alain Le Floc'h naquit au bourg de Plonévez le 16 novembre 1764. Il fit ses études philosophiques et théologiques à Louis-le-Grand, à Paris, où il eut pour condisciple Mgr de Quélen, futur archevêque de Paris. Prêtre de la dernière ordination de Mgr de Saint-Luc (21 septembre 1790), il fit du ministère à Crozon. Il refusa le serment et dut se cacher, tantôt à Crozon, tantôt à Plonévez-Porzay; il ne se rendit en arrestation qu'au décret de mort pour les recéleurs (début de juillet 1793).

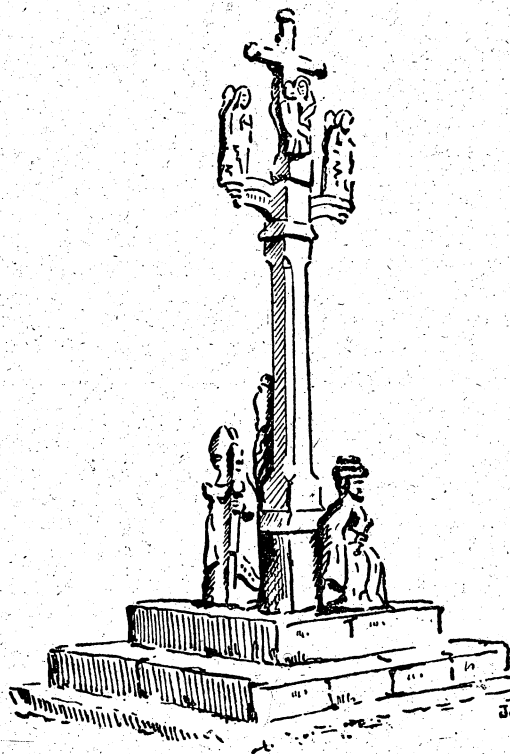
Il fut l'un des malheureux compagnons de l'abbé Le Garrec aux pontons de l'île d'Aix.

A sa libération en 1795, il ne fit aucune déclaration de résidence et se cacha de nouveau à partir de novembre 1795, faisant du ministère dans la région d'Elliant. Pour éviter une deuxième déportation aux pontons, il passa en Espagne le 3 octobre 1797. Au Concordat, il devint vicaire à Elliant, recteur de Saint-Yvi, puis curé de Briec (1817-1827). Il mourut en 1831.

La foire de Sainte Anne en 1796 (1).

Un arrêté de l'administration départementale du Finistère, en date du 3 germinal, an IV (23 mars 1796), ordonna la fermeture de toutes les chapelles non succursales. Sainte Anne fut fermée,

(1) D'après une de ses lettres, à Mgr de Quimper, archives paroissiales de Briec.



Calvaire de Sainte Anne.

Cependant l'époque de la foire de la Palud approchait. Elle se tenait le troisième lundi après Pâques. Mais le calendrier républicain, soigneusement épuré, ne connaissait ni Pâques ni lundi. Le département avait, pour l'an IV, fixé la foire au 4 floréal (23 avril).

L'autorité locale était alors l'administration municipale du canton de Locronan qui comprenait les communes de Locronan, de Plonévez-Porzay et de Quéménéven. Elle avait pour président Alain Kernaléguen, né à Kerrannou en 1770, neveu des abbés Alain Kernaléguen, recteur de Lennon, et Corentin Kernaléguen, confesseur de la foi, mort recteur de Plogonnec.

Auprès de cette administration, le département était représenté par le citoyen Mancel, originaire de Locronan, avec le titre de commissaire du Directoire exécutif.

Or, le 20 germinal, c'est-à-dire quinze jours avant la foire, celui-ci écrivait au département :

« Citoyens administrateurs, dans ce pays il ne se fait pas de rassemblement de fanatiques, tout le peuple suivant les prêtres conformistes. A l'occasion de la foire de Sainte Anne la population du canton désirerait que la chapelle fût ouverte : c'est le seul refuge contre la pluie et l'orage. Votre arrêté du 3 de ce mois (23 mars 1796) a ordonné la fermeture des chapelles : nous ne prenons point sur nous de la faire ouvrir sans votre avis. Si vous le permettez, soyez assurés, citoyens administrateurs, d'une surveillance bien exacte de notre part. Envoyez un mot de réponse, je vous prie (1). »

(1) Archives départ., série L, Police des Cantons, an IV-an VIII.

On aura remarqué que le commissaire Mancel n'appuie le désir de la population que d'un seul motif : la chapelle ouverte serait un refuge contre la pluie, contre l'orage. Évidemment il ne peut invoquer un motif de religion : il passerait pour fanatique. Cependant n'y pense-t-il pas ? Et n'est-ce pas ce motif inavoué qui s'est présenté le premier à son esprit ?

Durant l'époque révolutionnaire, la question économique donna autant de soucis à l'administration que la question de la sécurité.

On était en 1796 ; le déplacement de la date des foires avait dérouté les gens de la campagne, les assignats étaient dépréciés, la taxation des denrées avait tué la confiance : on fréquentait peu les foires. Le paysan se repliait sur lui-même, courbait le dos, attendant des jours meilleurs.

Dans ces conditions, il ne nous paraît pas téméraire de faire raisonner ainsi les administrateurs du canton de Locronan : « Si les cultivateurs savent qu'ils pourront, en venant à la Palud, prier dans la chapelle de Sainte Anne, ils accourront plus nombreux à la foire, pour le plus grand bien du ravitaillement et du commerce. Demandons l'ouverture de la chapelle. »

Nous n'avons pu trouver la réponse du département au commissaire Mancel ; de sorte que nous ne pouvons dire si les Bas-Bretons eurent le bonheur, le 4 floréal, an IV, de vénérer la statue de 1548, devant laquelle on ne s'agenouillait plus depuis l'arrêté départemental.

CHAPITRE V

VENTE DE LA CHAPELLE ET DU TERRAIN DE LA PALUD

On était au début de 1796. Beaucoup de chapelles et de biens d'églises avaient été vendus comme biens nationaux. A Sainte Anne rien de cela ne s'était encore fait.

On peut penser que le district de Châteaulin, par tolérance ou par crainte d'une révolte, avait feint d'ignorer la chapelle de la Palud; mais il se trouvait, tout près de Sainte Anne, au petit fort de la pointe de Tréfenteg, un soldat garde-côtes, un des pires jacobins du pays. Il demanda en février 1796 que Sainte Anne et ses dépendances fussent confisquées et vendues au profit de la nation. On ne tarda pas à donner suite à sa requête.

Une pièce officielle (Préfecture du Finistère, 10 juillet 1796, n° 1215), provenant des papiers de la famille Jaïn, de Kervel, nous fait savoir ce qu'étaient Sainte Anne et son mobilier au moment de la vente.

Par la confiscation la « chapelle et la palue qui l'environne, circonstances et dépendances » formaient « un domaine national, provenant de l'abbaye de Landévennec ».

La chapelle avait 80 pieds de long sur 20 de large.

La Palue mesurée se trouvait contenir 300 arpents du pays, ce qui pourrait faire 150 hectares.

Le citoyen François Cosmao de Linguez, Quéménéven, se présenta comme acquéreur. Deux experts, Antoine Parmentier, de Locronan, nommé par Cosmao, et Jean-Vincent Desno, de Saint-Nic, nommé par l'administration départementale, estimèrent meubles et immeubles à la somme totale de 1976 livres. Le 27 juillet 1796, le tout fut adjugé à Cosmao pour 1650 livres.

Cosmao croyait bien avoir conclu une affaire avantageuse, parce qu'il pensait pouvoir, d'une façon ou d'une autre, mettre la main sur les offrandes.

Dans ce but il fit imprimer et répandre une proclamation où il disait la pureté de ses intentions, et détaillait l'emploi qu'il ferait « des offrandes dont les fidèles feront hommage à Sainte Anne ».

« Je retirerai d'abord ma mise, parce que cela est juste; je diviserai ensuite le produit des oblations en trois portions. J'en donnerai une aux prêtres parce qu'il faut qu'ils vivent de l'autel. La seconde sera appliquée aux réparations de l'église, qui étant fort ancienne et battue de tous les vents, en a un fréquent besoin. La troisième, je la distribuerai aux braves défenseurs de la patrie, dont les phalanges triomphantes ont abaissé l'orgueil des rois, brisé les fers des Français et assuré le règne des lois et de la raison. Vous y aurez aussi votre part, vous, veuves et enfants de ces héros qui, en combattant pour la liberté, ont trouvé une mort glorieuse sur le champ de bataille. »

La belle pièce d'éloquence, écrite par un lettré du district, ne produisit pas l'effet attendu, et Cosmao dut payer son acquisition de la vente des produits de sa ferme.

Resté sept ans propriétaire de la chapelle de Sainte Anne, il put sans doute récupérer le prix qu'il l'avait payée, mais il recueillit surtout le mépris des honnêtes gens.

L'autorité diocésaine, dès qu'elle put agir, mit fin à cette exploitation scandaleuse, en fermant la chapelle en 1802.

Alors Cosmao songea à se débarrasser de sa compromettante acquisition et s'en ouvrit au chef de la paroisse. La fabrique n'était pas encore organisée, et ne pouvait acheter.

Il se trouva heureusement deux bons catholiques, Pierre Cornic, de Trévilli, et Yves Kernaléguen, de Keravriel, pour s'entremettre auprès de Cosmao, et lui acheter le bien dont il voulait se défaire.

« La chapelle, fontaine et palue de Sainte Anne », furent cédées pour la somme de 1.200 francs le 3 septembre 1803.

Les nouveaux propriétaires, sitôt leur achat fait, mirent l'église en possession de la chapelle.

Les terrains de Sainte Anne au XX^e siècle.

En application de la loi de 1905 sur la Séparation de l'Eglise et de l'Etat, les terrains de Sainte Anne furent mis sous séquestre. M. Hippolyte Le Floc'h, maire de Plonévez, refusa la dévolution de ces biens à la commune, ne voulant pas que celle-ci s'enrichit par le vol. Les maires suivants imitèrent son intégrité. Heureuse clairvoyance! Les terrains de Sainte Anne non dévolus, non aliénés, purent faire retour à l'Eglise en exécution d'une loi du 15 février 1941.

CHAPITRE VI

DÉVELOPPEMENT SPIRITUEL AU XIX^e SIÈCLE

Indulgences.

Avant de bâtir à la Palud une église digne de la renommée du haut-lieu de piété séculaire, M. Pouchous avait donné ses soins au développement spirituel.

Un pèlerinage de l'importance de Sainte Anne la Palud devait être, depuis des siècles, enrichi d'indulgences. Nul renseignement exact là-dessus.

Le concours de fidèles (70.000 par an au dire de M. Pouchous), parut si considérable à Mgr de Poulpiquet qu'il sollicita et obtint du pape Grégoire XVI, le 26 novembre 1833, plusieurs indulgences plénières et partielles pour le sanctuaire de la Palud :

Indulgence plénière le 26 juillet, les premier et dernier dimanche d'août et le samedi veille de ce dernier dimanche;

Indulgence partielle les 1^{er}, 15. et 31 août et les dimanches et mardis de ce mois.

Ces faveurs, moyennant, outre les conditions ordinaires, visite à la chapelle avec prières pour l'union des princes chrétiens, l'extirpation des hérésies et l'exaltation de la sainte Église.

En 1846 et 1847, le pape Pie IX accorda d'autres indulgences :

Indulgence plénière le mardi qui suit le dernier dimanche d'août;

Indulgence plénière un mardi de chaque mois au choix du fidèle, moyennant conditions ordinaires et triple récitation du Symbole des Apôtres en l'honneur de la Sainte Trinité.

Confrérie de Sainte Anne.

Mgr Graveran, voyant que la piété et le nombre des pèlerins augmentaient chaque année, obtint du pape Grégoire XVI, le 31 mars 1841, l'érection d'une Confrérie de Sainte Anne et de riches indulgences pour ses membres :

Indulgence plénière le jour de leur réception; à l'article de la mort et le jour de la principale fête de la Confrérie, fixée au dimanche qui suit l'Ascension;

Indulgence de 7 ans et 7 quarantaines dans quatre autres jours de fête au choix de l'ordinaire;

Indulgence de 60 jours pour toute bonne œuvre;

Enfin avantage de l'autel privilégié pour toute messe dite à Sainte Anne pour tout membre défunt.

Chemin de croix.

Dans l'église toute neuve de Sainte Anne, M. Postic, recteur de Plonévez de 1866 à 1886, érigea un chemin de croix le 16 décembre 1866, jour du Pardon annuel de saint Corentin.

Jours de dévotion à Sainte Anne.

Il y a messe basse à Sainte Anne tous les mardis de l'année, à moins de fête célébrée comme le dimanche. L'assistance est plus forte le premier mardi de janvier, le mardi gras où les confessions sont nombreuses, le mardi des Rogations et les mardis de carême. Certains ont la dévotion des trois mardis consécutifs de carême.

Il y a messe matinale et grand'messe :

- 1^o le 2^e dimanche de carême (Pardon de saint Gwénolé qui mourut le samedi veille de ce dimanche);
- 2^o le mardi de Pâques;
- 3^o le dimanche qui suit l'Ascension;
- 4^o le 26 juillet, fête de sainte Anne, que ce jour tombe sur semaine ou le dimanche;
- 5^o le dimanche qui suit le 26 juillet (petit Pardon);
- 6^o les dimanches du mois d'août, sauf le 2^e (fête de saint Milliau, Pardon de l'église paroissiale);
- 7^o le samedi veille du grand Pardon et le mardi suivant;
- 8^o le 3^e dimanche de l'Avent (Pardon de Saint Corentin).

Le mardi des Rogations la procession se rend de Plonévez à Sainte Anne où se dit la messe de la station.

CHAPITRE VII

LE GRAND PARDON

En Bretagne, depuis les premiers temps du moyen âge, on appelle « pardons » les grandes assemblées religieuses, qui se tiennent à l'occasion de la fête d'un saint patron.

Le but des chrétiens en se rendant à ces solennités, était de « gagner les indulgences » que l'Eglise attache libéralement à la visite des centres de dévotion. Mais le fidèle ne s'assure les faveurs divines que par l'état de grâce. Il ira donc se confesser et obtiendra le pardon de ses fautes. D'où le nom de « Pardons » donné à ces assemblées. Ce sont bien « des fêtes de l'âme » comme l'écrivait A. Le Braz.

De tous les Pardons de Bretagne, celui de Sainte Anne-la Palud est parmi les plus connus. Sous l'ancien régime il se célébrait le dimanche qui suit l'Ascension. Depuis 1803 il a lieu à la fin d'août et comprend trois jours de solennités : le dernier dimanche d'août, le samedi qui précède et le mardi qui suit.

L'Angélus solennel du vendredi soir ouvre la grande fête et répand l'allégresse sur toute la contrée.

« C'est le Pardon. Liesse et mystères ! » écrivait T. Corbière.

L'affluence est énorme. C'est par dizaines de mille que les Bretons accourent rendre leurs hommages à la « Grand'Mère de la Palud », car

« Mamm goz Jezuz, Salver ar bed,
A zo mamm-goz d'ar Vretoned (1).

La Grand'mère de Jésus, le sauveur du monde,
Est la grand'mère des Bretons. »

Il est au sommet de la Palud un point qu'on nomme la « place du Salut » parce que là s'agenouille le pèlerin pour saluer d'une première prière la patronne de l'endroit. Saluer sainte Anne, voilà bien la première pensée des pèlerins arrivant à la Palud. De quelque manière et de quelque côté qu'ils atteignent le domaine sacré, voyez-les tous se diriger d'un même pas, avec un pieux respect, comme mus par un sentiment intime, vers le cher sanctuaire où trône la statue de granit de 1548, à travers laquelle, depuis quatre cents ans, sainte Anne sourit à la prière de ses fidèles petits enfants.

L'étranger veut-il, à la Palud, se rendre compte de la piété des Bretons envers leur patronne? Qu'il passe et repasse par la chapelle. Toujours, du commencement à la fin du Pardon, des Bretons, hommes et femmes, sont là, priant devant la sainte image, graves, recueillis, confiants. « A la Palud, devant sainte Anne, c'est le doux chez nous », écrivait un Breton exilé, qui chaque année était pris de nostalgie le dernier dimanche d'août.

Le Pardon il y a cent ans.

Ogée (*Dictionnaire de Bretagne*, article Plonévez-Porzay) nous apprend ce qu'était le Pardon vers 1843.

(1) *Kantikou Santez Anna.*

« Sainte Anne la Palud est fréquentée annuellement par plus de soixante à soixante-dix mille pèlerins qui y accourent de tous les points de la Bretagne, surtout pendant le mois d'août. Le dernier dimanche de ce mois et le samedi qui le précède, la foule des pèlerins est innombrable.

« La procession commence vers les cinq heures de



l'après-midi : quatre bannières, suivies de huit croix, ouvrent la marche; puis viennent huit à dix mille personnes de tout âge et de tout sexe, portant un cierge ou une bougie à la main, les unes marchant pieds

nus, les autres en corps de chemise; puis la statue de la Vierge, portée sur un brancard par des jeunes filles vêtues de blanc, deux clercs en dalmatique de drap d'or, portant les reliques, et enfin le clergé officiant, entouré de tous les prêtres des environs. Rien ne peut rendre l'aspect que présente cette longue file de pèlerins, sous mille costumes divers, tête nue et le chapelet à la main, se déroulant dans les plis du terrain en chantant les louanges de Dieu. Au fond du tableau, les énormes palues qui environnent la chapelle et qui pour un moment cessent d'être désertes et semblent s'animer; puis plus loin encore la mer, la splendide et calme baie de Douarnenez, que le soleil inonde de ses feux, et au bord de laquelle cent et cent cinquante tentes, destinées à abriter les étrangers, s'agitent au vent. Nulle part peut-être la nature ne prête plus de charmes et de puissance aux imposantes cérémonies du culte catholique, et quiconque a vu ce saisissant tableau ne peut l'oublier. Cependant la nuit vient et le spectacle change d'aspect. Auprès comme au loin, on entend le bruit et l'agitation; chaque fermier a donné abri à ses amis, et les traite de son mieux; parfois la brise apporte le son des binious reconduisant de longues files de pèlerins, chantant des cantiques; et tandis que tout autour de la chapelle vénérée les tentes brillent de mille feux, les pèlerins accomplissent leurs vœux; les uns se prosternent sur la terre, les autres font le tour de l'église pieds nus ou à genoux; celui-ci recommande à sainte Anne l'âme de sa mère, celle-là prie pour son fiancé, qui est en mer; partout enfin la foi s'épanche en actes fervents. Chacun en présence de cette communion catholique sent son esprit s'élever reconnaissant vers Dieu, les uns pour lui demander la foi, les autres pour le remercier de la leur avoir donnée. »

La veille du Pardon en 1895.

Une page d'Anatole Le Braz nous dira ce qu'était la veille du grand pardon de Sainte Anne la Palud, à la fin du XIX^e siècle.

« C'était un samedi de la fin d'août, un peu avant le coucher du soleil. Du sommet de la montée de Tréfentec, le paysage sacré nous apparut dans un éclat de lumière rousse. Quel contraste avec la terre de désolation que j'avais entrevue naguère, si pâle, si effacée, enveloppée d'une brume où elle s'estompait confusément, sorte de contrée-fantôme, image spectrale d'un monde mort! Tout, à cette heure, y respirait la vie : une fièvre de bruit et d'agitation semblait s'être emparée du désert. Les dunes mêmes exultaient, et l'océan, dans les lointains, flambait ainsi qu'un immense feu de joie. Plus près de nous, dans le repli de colline où s'épanche le ruisseau de la fontaine miraculeuse, une espèce de ville nomade s'improvisait sous nos yeux. Comme au temps des migrations des peuples pasteurs, des tentes innombrables, de toutes formes et de toutes nuances, s'élevaient, se groupaient, bombaient au vent leurs toiles bisées, donnaient l'impression d'un camp de barbares, ou mieux encore d'un débarquement d'écumeurs de mer. Beaucoup de ces tentes, en effet, s'élevaient sur des rames plantées dans le sol, et elles étaient recouvertes, pour la plupart, de voilures de bateaux exhibant en grosses lettres leur matricule et l'initiale de leur quartier.

« A l'entour de l'étrange bourgade, les chariots renversés sur l'arrière enchevêtraient leurs roues, hérissaient la plaine d'une forêt de brancards, tandis que dans les pâtis voisins les bêtes erraient à l'aventure.

« Et sur tout cela planait une clameur, un vaste bourdonnement humain auquel se mêlait, à inter-

valles réguliers, en sourdine, le grondement cadencé des flots (1). »

Les solennités du Pardon.

Anatole Le Braz écrivait :

« Nulle fête n'est comparable à celle de la Palud et celui-là ne sait point ce que c'est qu'un Pardon, qui n'a pas assisté, sous la splendeur du soleil béni, aux merveilles sans égales du Pardon de la mer (2). »

Merveilles sans égales? Point d'exagération.

Oui bien, merveilles sans égales du site, classé d'ailleurs comme pittoresque.

Merveilles sans égales de la légende. En est-il une plus humaine? Faiblesse de notre pauvre humanité charnelle, châtement divin, essai de réparation, besoin de protection d'en haut.

Merveilles surtout de la manifestation religieuse annuelle. C'est plaisir de la décrire; combien plus d'y prendre part!

Journée du samedi.

Journée pieuse par excellence. Les premiers arrivés sont les Plougastel. Aussitôt qu'à l'aube peut s'apercevoir le drapeau tricolore qui flotte au clocher, aussitôt il s'en présente des centaines, hommes et femmes. Ils ont marché toute la nuit. Voyez ces deux frères venus nu-tête, nu-pieds, sans veste, en égrenant leur chapelet.

Passons grand'messe et vêpres solennelles.

Après celles-ci se fait la *procession dite des miracles*

(1) *Au pays des Pardons*, p. 341.

(2) *Au pays des Pardons*, p. 340.

ou des vœux, procession d'action de grâces. Il faut croire que sainte Anne est généreuse envers ceux qui l'invoquent, car on voit, à ce pieux défilé, jusqu'à un millier de personnes portant un cierge et marchant après la première croix. Leur place, leur cierge indiquent qu'elles s'acquittent d'un vœu, d'un vœu comme celui que faisait, en allant au combat, Morvan Lez-Breiz, héros de l'indépendance bretonne au début du IX^e siècle :

« Si je retourne au pays, mère sainte Anne, je vous ferai présent d'un cordon de cire qui fera trois fois le tour de vos murs;

« Et trois fois le tour de votre église, et trois fois le tour de votre cimetière et trois fois le tour de votre terre, arrivé chez moi;

«... Et j'irai trois fois, à genoux, puiser de l'eau pour votre bénitier... »

« Il n'eût pas été chrétien dans son cœur, celui qui n'eût pas pleuré à Sainte Anne,

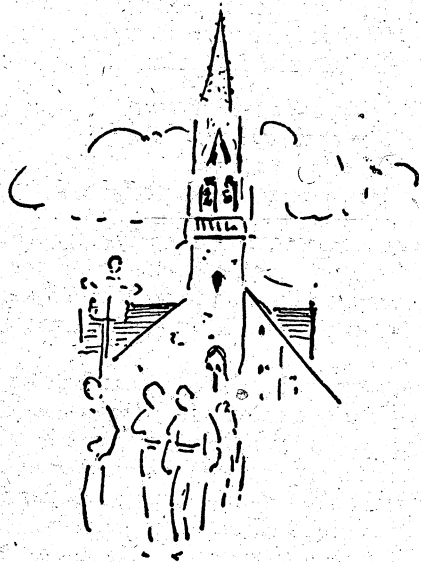
« En voyant l'église mouillée des larmes qui tombaient des yeux de Lez-Breiz,

« De Lez-Breiz pleurant à genoux, en remerciant la vraie patronne de la Bretagne (1). »

S'est-il produit à Sainte Anne des faits miraculeux? C'est probable, mais ils n'ont pas été officiellement reconnus. Cependant Mgr Duparc n'hésitait pas à écrire dans sa lettre du 2 avril 1913, annonçant le couronnement de sainte Anne : « Les annales qui gardaient le souvenir détaillé des grâces signalées obtenues à la Palud, ont péri. La poésie populaire n'a chanté que les miracles les plus connus dans la région : le jeune prêtre de Plougastel soudainement guéri et sa messe à la Palud, la fièvre apaisée, la rage domptée,

(1) Barzaz-Breiz, Légende de Lez-Breiz.

L'aveugle recouvrant la vue, le navire en détresse à la pointe du Raz, sauvé du naufrage et ramené à Brest. (Miracles relatés dans une « gwerz » de l'ancien régime que l'abbé L'Helgoualc'h a eue entre les mains.) A la Palud, d'ailleurs, ce sont les grâces intimes longuement désirées par les familles et, entre toutes, les grâces de l'ordre moral, que les pèlerins réclament et obtiennent. »



A témoin les deux strophes que voici d'un cantique en l'honneur de sainte Anne qui se chantait, d'après M. Pouchous, depuis le XIII^e siècle :

« C'houi ho peus plantet ar roz
El lec'h ma oa ar spern

Ha grêt hent ar baradoz
Eus a hent an ifern.

C'houi ho peus bet distroet
Pec'herien kaledet,
Hag o laket da zonet
Tud santel ha parfet (1).

Vous avez planté la rose
Où étaient les épines,
Et fait le chemin du ciel
Du chemin de l'enfer.

Vous avez fait revenir
Les pécheurs endurcis,
Et fait de ceux-ci
Des gens saints et parfaits. »

Il reste que la procession des miracles est « le témoignage de confiance donné chaque année par la foule, et ce témoignage révèle en toute vérité l'étendue des largesses faites par la bonne sainte Anne à ses enfants (2) ».

Lorsque, vers la fin de la procession, les reliques sont arrivées à la hauteur de la chapelle, les quatre ecclésiastiques qui les portent, quittent le cortège, se rendent directement au pied du clocher et déposent le pieux fardeau sur deux crampons de fer placés de part et d'autre de la porte. Les pèlerins votifs passent alors dessous et pénètrent dans la chapelle pour y déposer leurs cierges et faire une dernière prière devant « la vieille sainte Anne ». Leur vœu est accompli.

Détail pittoresque : il y a quatre-vingts ans, de chaque côté de la porte se tenait un fabricant à l'œil

(1) Archives de Plonévez-Porzay.

(2) Extrait de la lettre de Mgr Duparc du 2 avril 1913.

vigilant, une baguette blanche à la main, prêt à rappeler à l'ordre l'indiscret qui voudrait toucher le reliquaïre.

Procession aux flambeaux et veillée de prières.

A la tombée de la nuit, il faut voir la procession aux flambeaux. La longue théorie des cierges déroule dans l'obscurité comme un long ruban d'étoiles, comme une voie lactée infiniment mobile et sinueuse d'où s'élèvent des chants, divers peut-être de paroles de ton et de rythme, mais qui doivent à leur sincérité de se fondre là-haut en une vaste harmonie pour offrir à sainte Anne l'hommage de ses fidèles.

« D'hor Mamm santez Anna

... Ni 'vo fidel bepret!

A notre Mère sainte Anne

... Nous serons fidèles toujours! »

Le circuit terminé, les pèlerins se serrent face au clocher embrasé : de milliers de poitrines jaillissent le Credo royal puis l'Angélus breton.

Nous voilà tout à fait dans l'atmosphère du Pardon.

Atmosphère de piété recueillie : la chapelle se remplit et les confessions vont se succéder jusqu'à la grand'messe du dimanche. Veillée nocturne, infiniment douce, heure de grâces, où l'on chante, où l'on prie, où d'heure en heure après minuit les messes se célèbrent, où l'on communie, où d'aucuns s'endorment sous le regard de la meilleure des grand'mères. Veillée nocturne où la piété s'épanche en actes d'une ferveur particulière. Tenez-vous dans le placître et comptez les personnes qui profitent de la nuit pour faire le tour de la chapelle sur les genoux nus.

T. Corbière pourrait écrire encore :

« Et les fidèles, en chemise,
(Sainte Anne, ayez pitié de nous!)
Font trois fois le tour de l'église
En se traînant sur leurs genoux. »

Le geste parle : « Sainte-Anne m'a exaucé : j'ai promis, je tiens. »

Journée du dimanche.

A trois heures le grand Angélus, plus royal encore, semble-t-il, à ce matin du plus beau Pardon de Bretagne.

Voici l'aube du grand jour. On ne reconnaît plus la Palud, d'ordinaire nue, « image spectrale d'un monde mort. Maintenant, tout y respire la vie (1) ».

La Palud a pris l'aspect d'un camp étrange où des tentes de Bédouins, rouges ou grises, s'appuieraient à des pagodes chinoises, et qui secoue peu à peu la torpeur de la nuit.

Les pèlerins de la veillée nocturne s'en vont lentement, comme à regret. D'autres pèlerins et touristes vont accourir bientôt par milliers. Des voitures à chevaux, des vélos, des motos, des autos touristes, des autocars les amènent, soulevant, au-dessus du Porzay, des gloires de poussière que dore le soleil d'été. Des bateaux les débarquent sur la plage ou bien ils arrivent à pied, en files interminables, de tous les sentiers, des champs et de la grève.

Quoique nombreux, les gendarmes du service

(1) Anatole Le Braz, *Au pays des Pardons*.

d'ordre sont sur les dents. Bientôt d'immenses terrains sont noirs de voitures.

D'un même mouvement les pèlerins, à mesure qu'ils arrivent, se hâtent vers le sanctuaire et vont s'agenouiller devant l'image vénérée et le reliquaire qui contient une partie du bras de la grand'mère de Jésus.

Un regard, le plus respectueux des regards, pour reconnaître la Dame couronnée, la Reine du lieu, et ils s'abîment dans une prière aussi ardente que l'éblouissant brasier des cierges qui brûlent devant la Sainte.

« Bonne sainte Anne, merci pour le passé, confiance pour l'avenir! »

Confiance surtout! c'est à une grand'mère que l'on s'adresse. Voyez les invocations de T. Corbière :

« Bâton des aveugles! Béquille
Des vieilles! Bras des nouveau-nés!
Mère de Madame ta fille!
Parente des abandonnés!

Préserve des regards arides
Le berceau de nos petits-fils!...

Fais venir et conserve en joie
Ceux à naître et ceux qui sont nés,
Et verse, sans que Dieu te voie,
L'eau de tes yeux sur les damnés.

Dame bonne en mer et sur terre,
Montre-nous le ciel et le port,
Dans la tempête ou dans la guerre...
O fanal de la bonne mort!

Aux perdus, dont la vie est grise...
Montre le clocher de l'église.
Et le chemin de la maison. »

Sa prière terminée, devrait-il attendre longtemps, le pèlerin, suivi de ses enfants, fera le tour de l'oratoire en frôlant les nombreux ex-voto de marbre, versera son offrande au tronc et passera sous la statue dont il touchera le soubassement : ce qu'on appelle se mettre sous la protection de sainte Anne.

Qu'il fasse ensuite trois fois le tour de la chapelle en l'honneur de la sainte Trinité, qu'il fasse brûler un cierge devant l'image vénérée ou en porte un à la procession, et qu'il boive l'eau fraîche de la fontaine miraculeuse, il sera en règle avec les rites traditionnels du Pardon de la Palud.

La grand'messe.

Le carillon annonce l'arrivée des évêques et des prélats. C'est le signal de se grouper pour la grand'messe. La foule augmente de minute en minute, elle augmentera jusqu'à 15 heures. Autour, comme au dedans du placître, la circulation est devenue bien difficile.

Face à l'autel extérieur, au fronton décoré des armes de Mgr Duparc dans un champ d'hermines, se presse un peuple immense où sont représentés tous les costumes de la Basse-Bretagne. Les pentes de la colline forment un amphithéâtre naturel des plus appropriés où tous et chacun jusqu'à cent cinquante mètres pourront suivre les cérémonies de la grand'messe.

Six tambours — une des originalités de l'endroit

— la croix de Plonévez et la magnifique bannière de sainte Anne conduisent un nombreux clergé. C'est le moment de voir, près du calvaire, la touchante cérémonie du baisement des enseignes : la croix et la bannière de sainte Anne donnent l'accolade aux enseignes des paroisses voisines.

Double symbole. Les saints patrons voisins semblent dire : « Bonne grand'mère, on vous aime chez nous, voyez comme nos paroissiens viennent nombreux. »

Et sainte Anne semble leur répondre : « Soyez les bienvenus : à la Palud il y a place pour tous les Bretons comme au cœur d'une grand'mère pour tous ses petits-enfants. »

Grâce aux micros et aux haut-parleurs, toute la population prend part aux chants de la grand'messe, les femmes alternant avec les hommes.

A l'évangile, le prédicateur chante aux Bretons, dans leur langue nationale, les louanges de leur auguste patronne et les adjure de rester fidèles comme leurs pères, car

« La Bretagne tombée, ce sera un cierge de moins dans votre église catholique;

« Sur les rives de l'Occident, un phare de moins pour les peuples qui viennent;

« Une étoile de moins sur les chemins de Bethléem et de Rome (1). »

A l'offertoire, comme pour montrer sa résolution de fidélité, la foule chante de toute son âme un cantique breton à sainte Anne sur le rythme ancestral, trait d'union de plus avec les générations passées. Comme il dit vrai, le vieux dicton :

(1) Y. P. Calloc'h, *Lais Bretons* « A genoux » (traduction).

« Nep na gar mamm ar Werc'hez
A Vreiz-Izel n'eo ket hennez.

Qui n'aime la mère de la Vierge,
Il n'est pas de Bretagne, celui-là ! »

Devant le spectacle émouvant de l'énorme foule recueillie, unie par le culte de sainte Anne, les assistants sentent leur esprit s'élever vers Dieu et leur foi s'affermir. Bienfait du pèlerinage !

Au moment de l'élévation, les tambours battent *Aux champs*.

Après l'*Ite missa est*, moment solennel. Evêques et prélats, crosse en mains et mitre en tête, s'alignent au bord de l'estrade et donnent leur bénédiction. Toute l'assistance baisse la tête et fait le signe de la croix. Alors l'Angélus breton, lancé par des milliers de poitrines, termine l'office du matin.

Aussitôt la foule se disperse et va se restaurer. Ainsi éparpillée, on la croirait plus nombreuse encore : elle déborde de la Palud dans les champs voisins, les dunes et la grève.

Les vêpres et la grande procession.

Quand les cloches annoncent les vêpres, les pentes de la colline sont noires de monde. L'assistance plus compacte que le matin, chante les psaumes, d'une voix puissante comme celle de la mer toute proche, sur les grands tons spéciaux aux pardons bretons. Quel bel auditoire pour le prédicateur qui parle en français cette fois ! A 150 mètres, à 200 mètres là-bas, les fidèles ne font pas un mouvement, suspendus qu'ils sont aux lèvres de l'orateur.

Pendant le sermon, la procession s'est organisée

dans la chapelle et le placitre; et c'est la plus pittoresque qui puisse se voir en terre bretonne.

Dix-sept paroisses prennent part à celle de 1945 que nous allons décrire, chacune apportant au moins une croix, deux bannières dont une de sainte Anne et le drapeau des anciens combattants que suivront les rapatriés : manifestation grandiose, à la face du ciel, de la terre et de la mer, de la reconnaissance de la Bretagne à sainte Anne, pour la victoire et le retour des prisonniers et déportés.

Rarement fut plus vraie la description d'Anatole Le Braz : « La procession de la Palud est une merveille. Pas d'autre mot pour la caractériser. Impossible de concevoir quelque chose de plus complet, une vision d'art plus intense, plus harmonieuse, plus variée (1). »

Voici qu'elle s'avance, au son des cloches et va passer devant l'autel extérieur. Évêques et dignitaires s'approchent pour assister au défilé. Quel déploiement de richesses et de beautés : croix d'or et d'argent magnifiquement ouvragées, bannières somptueuses, et surtout cette splendeur unique des pardons de la Palud que sont les parures et atours des porteurs et porteuses d'enseignes, encore plus éclatants sous le soleil radieux!

Les hommes ont pris le costume du pays « glazik », veste et gilet bleus aux boutons dorés, décorés de broderies multicolores en fil de soie.

Les femmes ont mis leurs coiffes et collerettes de la plus fine dentelle avec, au cou, la croix d'or ou d'argent qui leur vient de quelque aïeule d'il y a cent, deux cents ou trois cents ans.

(1) Anatole Le Braz : *Au pays des Pardons, le Pardon de la mer.*

Sont-elles jeunes filles ou grandes écolières? Elles portent toilette de satin blanc, orné de perles ou lamé d'argent à l'éclat métallique d'une splendeur de rêve.

Sont-elles mariées? Chacune porte son habit de noces, fin velours, fine soie, brodés de fil d'or; il n'y en a pas deux exactement semblables; car le costume est vivant comme la race.

En tête une croix avec deux drapeaux tricolores. On est national, bien sûr, au pays de sainte Anne : où fut-on plus résistant?

« Sainte Anne a bien fait les choses », disait Radio-Londres en mars 43, à l'arrivée outre-Manche de vingt-cinq gaillards qui, en partant de Tréboul à la barbe des occupants et, prenant d'abord la direction de la Palud, s'étaient recommandés à sainte Anne.

Au sortir du placitre, gendarmes et grands scouts dégagent, non sans peine, telle est l'affluence, le parcours ordinaire. Ouvrant la marche, binious et bombardes jouent allègrement les airs aimés de sainte Anne.

Entre deux haies humaines, profondes de plusieurs mètres, croix, bannières et drapeaux gravissent la colline.

On se nomme les paroisses, on se montre les particularités de quelques-unes : le bateau des jeunes marins de Saint-Gwénolé-Penmarc'h, la vieille croix Renaissance de Guengat... « C'est bien celle-là qui s'est cachée de peur de passer le Rhin? — Oui, ils ne l'ont pas eue, ils ne l'auront jamais, la croix de Guengat », réplique un « glazik » décidé.

Tout à coup dans la procession de Plonévez, une note sombre, mais combien émouvante : sept déportés dont deux en « glazik » authentique et cinq revêtus de l'uniforme rayé de leur bagne, portent un

beau tableau reproduisant, dans l'encadrement d'une chaîne brisée, l'image de sainte Anne la Palud, avec cette inscription : « 1940-1945. *Torret hor jadennou, Meulomp santez Anna*, Brisées nos chaînes, louons sainte Anne. » Touchant ex-voto, offert à sainte Anne par les rapatriés reconnaissants.

Bien des yeux se mouillent à la pensée de ceux de Buchénwald, Dachau..., parmi eux tant de Bretons!

« Bonne sainte Anne, ayez pitié des morts et des vivants qui les pleurent! »

On admire au passage les quatre « glazik » de douze ans qui portent la bannière de saint Mélar : même taille, même habit, même gravité.

Plus encore est-on charmé par la longue suite des jeunes filles de Plonévez-Porzay, toutes en blanc : une véritable féerie!

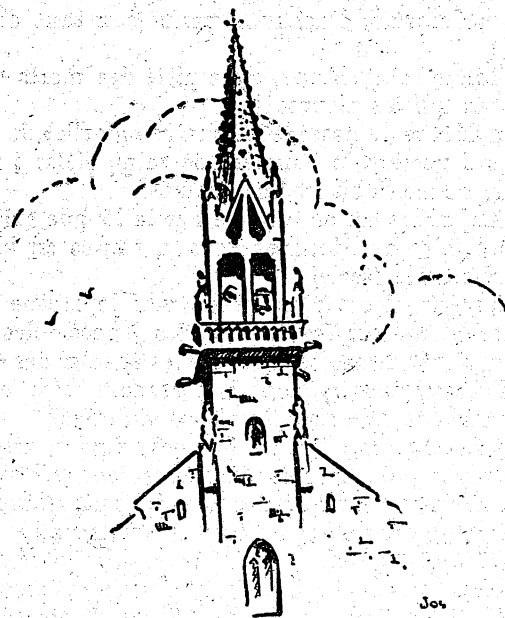
Plus loin il est plaisant de voir la statue de la sainte Vierge sur les épaules des jeunes filles et la statue dorée de sainte Anne sur les épaules des dames du Porzay, danser, monter, descendre avec les inégalités du terrain : seraient-elles vivantes?

Et ces hommes et ces femmes, dignes, réservés, conscients de leur rôle d'honorer leur céleste patronne, s'avancent d'un pas solennel, en quelque sorte sacerdotal, dans un cadre éblouissant, parmi le chant des cantiques ou le son voilé des tambours. Spectacle qui arrachait à un évêque cette exclamation :

« Mais ce sont des princes et des princesses que vous avez là!

— Non, Excellence, simplement des serviteurs de sainte Anne dans la ligne de leurs ancêtres. Nos Bretons ne se trouvent jamais trop beaux, nos Bretonnes jamais assez belles pour honorer sainte Anne. Si nous renoncions, que diraient là-haut nos aïeules? »

Force de la tradition, génératrice de fidélité! Cependant croix, bannières, drapeaux passent, passent encore... Comme il y en a! Et autour du drapeau de leur union, les rapatriés semblent dire, groupe après groupe : « A notre tour, bonne Mère sainte Anne, merci pour la victoire et notre retour! »



Dévant le clergé six tambours en « glazik », alertes malgré leur âge, alternant avec le chœur, scandent la marche avec une énergie farouche.

Derrière eux rayonne au soleil le précieux reliquaire

en cuivre du bras de sainte Anne, porté par quatre prêtres en dalmatique.

Enfin, Mgr l'évêque, la main levée pour bénir la foule où toutes les têtes se courbent dans l'unanimité du respect.

Au sommet de la colline, il va bénir la mer, champ de travail de tant de Bretons. La procession fait halte; tous les regards se tournent vers Son Excellence.

L'or de la mitre, de la crosse, des ornements sacrés brille encore plus sur la hauteur, au soleil éclatant. Après le chant de l'oraison, Monseigneur, d'un geste large, lance l'eau bénite vers la mer et encense trois fois.

Aujourd'hui, toute scintillante, toute bleue, la mer fait l'innocente, la câline : c'est vraiment la mer à « l'innombrable sourire » du poète grec. Voudrait-elle mériter son encens ?

Trop souvent, hélas ! elle devient la « gueuse », la « mangeuse d'hommes » de Botrel. Aussi Monseigneur fait-il prier pour tous les disparus en mer.

« Oh ! combien de marins, combien de capitaines,
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis !

... O flots que vous savez de lugubres histoires !
Flots profonds redoutés des mères à genoux (4) ! »

La voix grave de la foule répond aux strophes lentes du *De Profundis*. Une intense émotion s'empare des cœurs.

La procession repart et va s'allonger sur plus d'un kilomètre, en décrivant autour de la chapelle le cir-

(1) Victor Hugo, *Océano Nox*.

cuit long et sinueux que des générations et des générations bretonnes ont si souvent foulé.

Devant l'impossibilité de faire chanter avec ensemble cette colonne interminable de pardonneurs, force est de laisser chaque groupe y aller de son cantique breton, français, latin. Mais cette variété n'est pas confusion : la Grand'Mère sans doute est heureuse là-haut de voir avec quel cœur ses petits-enfants la célèbrent d'un bout à l'autre du parcours.

Quand Monseigneur regagne l'autel extérieur, il y a une heure et demie que la procession s'est mise en route. La foule, massée de nouveau, chante les strophes de l'admirable *Adoromp holl*. Monseigneur trace sur elle le signe de la croix avec l'ostensoir d'or. Une dernière fois les pèlerins chantent de toute la force de leurs poumons :

« D'hor Mam Santez Anna...

Ni vo fidel bepret.

A notre Mère Sainte Anne

Nous serons fidèles toujours. »

Alors, tandis que les tambours, toujours énergiques, reconduisent à la chapelle Monseigneur et le clergé, les binious et les bombardes infatigables répètent le refrain : *D'hor Mamm Santez Anna...* confirmation de fidélité des Bretons à leur patronne.

La plupart tiennent à passer encore par la chapelle pour prendre congé de sainte Anne et lui dire : « *Ken na vo, Mamm goz ar Palud, Au révoir, Grand'mère de la Palud !* »

T. Corbière lui disait naïvement :

« A l'an prochain ! Voici ton cierge :

(C'est deux livres qu'il a coûté)

...Respects à Madame la Vierge,
Sans oublier la Trinité! »

Enfin voyez là-bas, à un kilomètre sur le chemin
du retour, ce groupe qui jette un dernier regard
au sanctuaire béni et fredonne un dernier couplet :

« Santez Anna, war ribl an aod,
Steredenn aour ar martolod,
Endra vo mor dirak ho ty,
Kendalc'hit krenv feiz Breizidi (1).

Sainte Anne, au bord de la grève,
Étoile d'or du matelot,
Tant que la mer sera devant votre maison,
Maintenez forte la foi des Bretons. »

Tel est, avec son sens profond, le Pardon de
Sainte Anne la Palud.

Anatole le Braz l'appelait le « Pardon de la Mer ».
Disons, nous, le « Pardon de la Fidélité. »

(1) Kantikou Santez Anna, p. 7.

CHAPITRE VIII

LES SOLENNITÉS EXTRAORDINAIRES DE SAINTE ANNE

I. — PREMIÈRE TRANSLATION DES RELIQUES

La translation des reliques de sainte Anne donna
lieu, le 30 juillet 1848, à une fête tout à fait excep-
tionnelle, bien qu'on eût à regretter l'absence de
Mgr Graveran, retenu à Paris comme représentant
du peuple.

Tout le bureau des marguilliers, Sébastien Le Gac,
fabricien de Sainte Anne; Guénolé L'Helgoualc'h,
fabricien de Saint-Miliau; Ronan Le Mao, fabricien
de N.-D. de la Clarté; François Marc, fabricien de
Saint-Germain, s'empressèrent d'aider le recteur,
M. Pouchous, pour nommer les personnes qui for-
meraient la procession.

Celle-ci s'organisa comme suit :

En tête, les quatre bannières de la paroisse portées
par des jeunes gens; puis, les neuf croix portées par
des hommes mariés. La croix d'argent de Sainte
Anne, accompagnée de ses oriflammes en or, fermait
cette première catégorie.

Venaient ensuite sur deux lignes, un cierge à la

main, les hommes les plus vénérables de la paroisse, au nombre de soixante-deux.

Après eux, brillait la bannière de la Sainte Vierge, portée par deux jeunes personnes dont chacune avait, pour compagnes, deux fillettes du catéchisme.

Venaient alors sur deux rangs, un cierge à la main, soixante-six jeunes personnes en blanc; au milieu d'elles, la statue de la Sainte Vierge était portée par huit jeunes personnes et les rubans du brancard étaient tenus par huit fillettes du catéchisme.

Puis s'avancait avec majesté la bannière de Sainte Anne, portée par deux femmes dont chacune avait pour compagnes deux fillettes en blanc.

Après cette bannière, venaient sur deux lignes, un cierge à la main, soixante-dix personnes dans leurs beaux costumes plonévziens.

Au milieu d'elles s'élevait la statue de la Bienheureuse sainte Anne; le brancard était porté par huit personnes dont chacune avait sa propre fille du catéchisme pour tenir le ruban.

Enfin, venaient de nombreux prêtres, un cierge à la main, et, immédiatement avant le célébrant, la relique vénérée portée sur un brancard par quatre ecclésiastiques en dalmatique.

Un peuple nombreux et pieux suivait le célébrant. Tout le long du chemin, on remarquait, humblement prosternés, des hommes et des femmes de toutes conditions, accourus pour vénérer les restes mortels de la glorieuse sainte Anne.

Enfin, on arriva en vue de la chapelle. Alors on découvrit la foule des fidèles qui occupaient la Palud.

La relique fut déposée sur le maître-autel, puis dans la niche préparée au-dessus du tabernacle.

II. — LE COURONNEMENT DE SAINTE ANNE (31 AOUT 1913)

Depuis de longues années déjà, les fidèles trouvaient à Sainte Anne toutes les faveurs spirituelles qu'un dévot pèlerin peut désirer.

Il ne manquait à la gloire de Sainte Anne la Palud que la couronne qui brillait au front de Sainte Anne d'Auray.

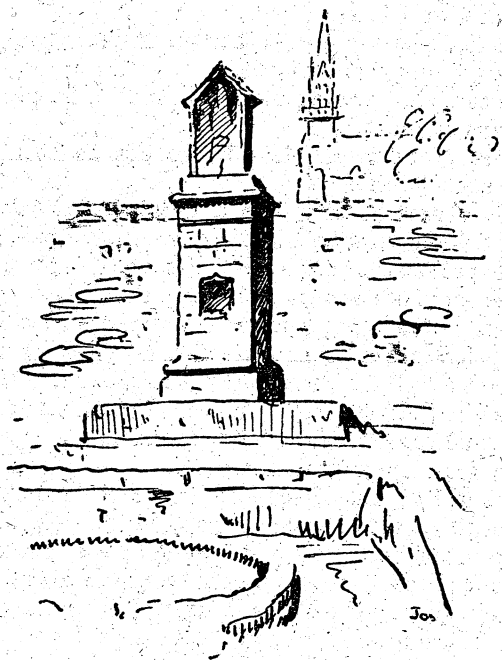
Faire couronner l'image vénérée de « Mamm goz ar Palud » devait être l'honorable tâche de M. Soubigou, recteur de Plonévez de 1906 à 1916, secondé d'enthousiasme par Mgr Duparc que rien de ce qui touche la gloire de sainte Anne ne pouvait laisser indifférent. Vers la fin de 1911 le zélé recteur rédigea, à l'adresse du Saint Père, une supplique développant les raisons qui méritaient à la vieille statue la faveur du couronnement : ancienneté du pèlerinage, dévotion croissante des fidèles et grâces signalées obtenues à travers les siècles.

Cette supplique, Monseigneur la fit sienne, et, allant à Rome, la déposa aux pieds du Saint Père. Elle trouva dans la Ville Éternelle un excellent avocat dans la personne d'un enfant de Plonévez-Porzay, le Révérend Père Henri Le Flôc'h, supérieur du séminaire français, heureux de témoigner sa reconnaissance à sainte Anne pour un bienfait personnel. L'éminent religieux plaida si bien la cause de sainte Anne la Palud que Mgr Duparc reçut un jour (quel beau jour pour le serviteur de sainte Anne!) la lettre suivante partie du Vatican le 7 février 1913 :

« Sa Sainteté a daigné prendre en bienveillante considération votre supplique, interprète des vœux du recteur du dit sanctuaire et des pieux fidèles, et Vous accorde volontiers l'autorisation de couronner

en son Auguste Nom, la statue miraculeuse et séculaire de sainte Anne, vénérée dans le sanctuaire de la Palud... »

Dans une lettre pastorale, datée du 2 avril suivant, Monseigneur faisait part de sa joie à ses diocésains,



Fontaine de Sainte Anne la Palud.

et, après leur avoir exposé les titres de Sainte Anne la Palud aux honneurs de la couronne, il fixait la date de la cérémonie au dimanche 31 août, jour même du grand Pardon de sainte Anne...

Nous voici aux inoubliables fêtes. Des guirlandes entre-croisent leurs rubans multicolores sous les voûtes de la chapelle. Les oriflammes, les banderoles et les écussons tapissent les murs.

A l'extérieur, une estrade s'élève, avec un élégant oratoire, au centre.

La fête a été préparée par un triduum, auquel a pris part une grande foule.

Le samedi, dès cinq heures du matin, les premiers pèlerins arrivent.

A la grand'messe, le nombre des assistants est déjà considérable.

Les vêpres se chantent à l'oratoire extérieur et c'est devant un auditoire de quinze mille personnes, que le prédicateur célèbre la puissance de sainte Anne et ses bienfaits envers la Bretagne...

Puis ce fut la nuit, une nuit animée par les chants des pèlerins qui se pressaient sur toutes les routes menant à la Palud, nuit qui dut rappeler à la Grand-Mère du Sauveur celle où les anges chantèrent la venue de son Petit-Fils en ce monde.

Le grand jour était arrivé.

A 9 h. 1/2, un cortège imposant sort de la chapelle et se dirige vers l'estrade. En tête les croix et bannières des trente-trois paroisses venues à la fête avec leurs « processions ». Suivent plus de deux cents prêtres en surplis, les chanoines et les prélats. Des ecclésiastiques originaires de Plonévez portent les couronnes de vermeil qui orneront tout à l'heure les fronts de sainte Anne et de son auguste Fille. Quinze notables de la paroisse portent sur leurs épaules la lourde masse de la vénérable statue de granit.

« Au chœur, prennent place Mgr Duparc, Mgr Pichon, coadjuteur de Port-au-Prince; dom Briec, abbé mitré de Thymadeuc; M. le chanoine Le Pennec,

délégué de l'évêque de Saint-Brieuc; M. le chanoine Ollivier, délégué de l'évêque de Nantes; Mgr Gouraud, évêque de Vannes, qui chantera la messe.

« Le diocèse de Quimper est représenté par la plupart de ses archiprêtres et de ses doyens. De nombreuses personnalités du clergé vannetais ont accompagné leur évêque aux pieds de la « sœur » de Sainte Anne d'Auray. M. le curé de la Madeleine d'Angers apporte, avec les aumôniers d'Angers et de Trélazé, l'hommage des Bretons émigrés dans les ardoisières de l'Anjou.

« Le Parlement est largement représenté par MM. Daniélou, Hugot-Derville, Soubigou, de l'Estourbeillon et de la Ferronnays, députés; Villiers, sénateur; M. le comte de Mun lui-même devait arriver à la fin de la matinée.

« La lourde statue prend place sur le trône qui lui est préparé du côté de l'Évangile; les cérémonies de la messe pontificale ravissent les assistants.

« La schola entonne le *Gaudeamus* de l'introït, la foule mêle sa voix à celle du chœur pour le *Kyrie* et le *Gloria in excelsis*.

« Après un discours breton, où l'orateur, M. le chanoine Kerjean, curé-archiprêtre de Châteaulin, célèbre la gloire de sainte Anne et définit les devoirs de l'épouse chrétienne, éclate le chant du *Credo*, puis, pendant l'Offertoire, un cantique composé spécialement pour le couronnement par M. l'abbé Bernard Cozanet et que la foule chante avec un entrain jamais surpassé.

« Le moment solennel est arrivé. Cent mille Bretons vont assister au triomphe de *Mamm goz ar Palud*.

« Mgr Duparc, revêtu des ornements pontificaux, se dirige, entouré des évêques présents, vers le trône où repose l'Aïeule.

« Le spectacle est vraiment inoubliable. Aussi loin que le regard peut s'étendre, jusqu'à la crête qui, vers l'ouest et le nord, profile sur l'horizon les dernières rangées des assistants, la foule compacte, innombrable, est debout, immobile, silencieuse, dessinant dans la transparence étonnante de l'atmosphère toutes les ondulations, toutes les saillies du terrain. Des nuages ouatés et vides de menaces descend, jusqu'à la minute du couronnement, une lumière grise et douce qui laisse aux visages toute leur sérénité.

« Les prières liturgiques commencent par l'hommage national à sainte Anne, l'antienne *O Mater patriæ*, « O Mère de la patrie, Anne très puissante, sois le salut de tes Bretons et, par ton intercession, garde-leur la foi, préserve leurs mœurs, accorde-leur la paix ».

« Des versets suivent, puis l'oraison. L'évêque, alors, passe au cou de la Vierge et de sainte Anne deux superbes croix, toutes ruisselantes de la lumière qui se joue dans les diamants et les pierreries. Il couronne d'abord, suivant les prescriptions rituelles, le front de la Vierge. Quand ses bras s'élèvent, portant la couronne destinée à sainte Anne, l'émotion de la foule est à son comble. Un frisson court à travers le placître où s'agite, dans un remous prolongé, la mer des coiffures et des têtes découvertes, et c'est comme une puissante rumeur d'océan qui salue la Reine des Bretons quand, le geste épiscopal achevé, se découvre le front de la grande Aïeule resplendissant sous l'or de son diadème.

« Des applaudissements éclatent, des vivats s'élèvent et le *Te Deum*, entonné par la chorale, unit, dans un même élan de reconnaissance et de joie, les cœurs des fidèles sujets de sainte Anne.

« Cette émouvante cérémonie s'achève par la bénédiction solennelle, chantée par les évêques réunis,

après que Monseigneur a béni la nouvelle et riche bannière de sainte Anne, qui restera comme un souvenir de la grande fête... »

(D'après la *Semaine Religieuse de Quimper*.)

Après les vêpres Mgr l'évêque de Quimper prend la parole pour développer ce texte des proverbes :

Mulierum fortem quis inveniet,

en faire l'application à sainte Anne, et donner un tableau raccourci des relations de sainte Anne avec la Bretagne.

Les sermons de Mgr Duparc ne peuvent, sans perdre de leur charme, se résumer.

De ce beau discours, détachons quelques passages :
... « Comment nous étonner, après ce tableau, si insuffisant qu'il soit, de l'action de sainte Anne sur son peuple, que ses enfants se soient levés pour chanter, une fois de plus, sa gloire : *surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt*.

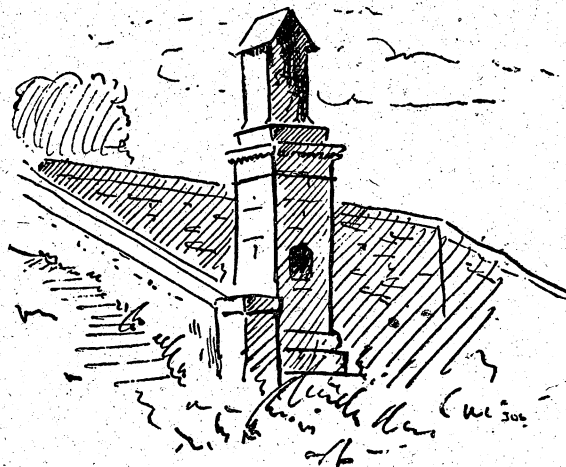
« Ses enfants, c'est Jésus qui lui doit sa mère.

« C'est Marie, qui lui doit la vie.

« Mais ses enfants, ce sont aussi, sans exception, tous nos saints de Bretagne, qui ont bénéficié de ses grâces et participé à son œuvre au milieu de nous.

« Ce sont toutes les générations de fidèles, qui, aujourd'hui, dans le ciel, ont passé à une heure quelconque des siècles écoulés, sous sa main bénissante, pécheurs convertis, parents ou enfants consolés ou guéris, soldats combattant sans blessures, marins sauvés du naufrage, chrétiens de toutes les classes sociales, toute la race, depuis les origines, se rendant mieux compte du bienfait reçu et saluant la douce patronne du plus aimé des pays, pour lui dire : Tu

portes déjà des couronnes : tu en as reçu une, la première, dans ton fief de Keranna, près d'Auray; une autre dans la ville d'Apt, d'où nous viennent tes reliques; une autre à Sainte-Anne de Beaupré, au bord du grand fleuve canadien; sois également



Fontaine de Sainte Anne la Palud.

couronnée à la Palud : les couronnes les plus humbles ne sont pas les moins éloquentes...

« Et à ces voix d'en haut, nous avons joint la nôtre, nous, membres de l'église militante, peuple et clergé, ceux qui souffrent, ceux qui luttent, pères et mères de famille rouvrant enfin leurs écoles catholiques, hommes de cœur dévoués à la défense de l'Eglise, ouvriers et chefs d'industrie, séminaristes sauvegardés à la caserne, prêtres secourus dans l'exercice du saint ministère, nous sommes allés vers la

plus divine autorité de ce monde; nous lui avons raconté ce qui se passe à la Palud de Cornouaille, et comment la mère garde et conduit ses fils, et comment ses fils aiment leur mère. Et l'Auguste Pontife, sur qui nous appelons, en ce moment, la protection de Celle qu'il a reconnue Patronne de la Bretagne, nous a dit : « Mettez-lui la couronne, couronne de la Femme Forte, Forte comme Souveraine, Forte comme Patronne, Forte comme Mère. Voilà pour-quoi ses fils l'ont proclamée Bienheureuse et l'ont couronnée: »

« Vous qui vous faites gloire de la vénérer et de l'aimer, pèlerins dont elle sera seule à connaître le nombre pour nous incalculable, vous, Bretons et Bretonnes de Vannes, de Tréguier, du Léon et de notre Cornouaille, elle ne vous a pas ménagé sa vigilance, ses leçons, ses exemples et ses grâces. De ses mains énergiques et aimantes, elle a, depuis quinze ou seize siècles, travaillé à faire notre âme, et par notre âme notre sang. Couronnée par notre reconnaissance, elle continuera, au milieu de nous, son œuvre bienfaisante pour nous, et glorieuse pour elle. Ne rendons pas ses divins efforts inutiles. Donnons-lui le fruit du travail de ses mains. Pratiquons les vertus qu'elle nous a inculquées. Maintenons pour l'honneur de l'Église la réputation chrétienne de notre province, pour que l'action de sainte Anne sur ses Bretons lui vaille, avec l'affection plus ardente de nos cœurs, l'hommage public des foules assemblées pour prendre part à son triomphe : *Date ei de fructu manuum suarum : et laudent eam in portis opera ejus.* »

Dans la procession, à la suite du cortège formé par les croix et bannières des paroisses, vient la statue couronnée, portée sur les épaules de 40 notables de la paroisse, qui, en deux groupes, se relaient le

long du parcours. La sainte fait ainsi le tour de son domaine et nulle reine n'eut jamais pour la précéder, la chanter et la bénir, une cour et un cortège plus riches et plus aimants.

III. — TRANSLATION DES NOUVELLES RELIQUES DE SAINTE ANNE (27 AOUT 1922)

Depuis quelque temps, le R. P. Le Floc'h gardait, dans son village natal du Kaoued en Kerlaz, les reliques de sainte Anne, qu'il avait contribué à obtenir de Rome et d'Apt.

Leur translation fut l'occasion de voir, renouvelées à moins de dix ans d'intervalle, les splendides fêtes du couronnement.

« Le samedi matin, à 10 heures, les croix et bannières de Plonévez se rendirent en procession jusqu'au prochain carrefour, à 700 mètres de la chapelle, où devait se faire la remise des précieuses reliques.

« Bientôt arrive le R. P. Le Floc'h. Il fait vénérer les reliques aux personnes les plus rapprochées, puis les remet au recteur de Plonévez. Elles sont aussitôt enchâssées dans le grand reliquaire, et la procession se dirige vers la Palud, au chant des hymnes et des cantiques. Un trône les reçoit dans l'oratoire que l'on a dû ériger pour suppléer à l'insuffisance de la chapelle.

« Aux vêpres en plein air, le prédicateur, M. Mesguen, devenu depuis évêque de Poitiers, développe une fois de plus l'antienne *O Mater patriæ*, demandant à sainte Anne d'obtenir à ses fidèles une foi plus ardente, une plus grande pureté de mœurs et la paix.

« Le soir, la procession aux flambeaux sort de la chapelle et déroule son ruban de feu sur les flancs

de la colline. Pour la favoriser, le vent s'est tu, les nuages ont fui et permettent aux étoiles de là-haut de contempler leurs petites sœurs de la terre.

« Le dimanche, quand les prélats arrivent, leur première visite est pour le sanctuaire, où reposent, dans leur châsse d'or, entourée d'innombrables cierges, les reliques de la sainte. La foule associe son hommage et ses prières à ceux de ses chefs spirituels.

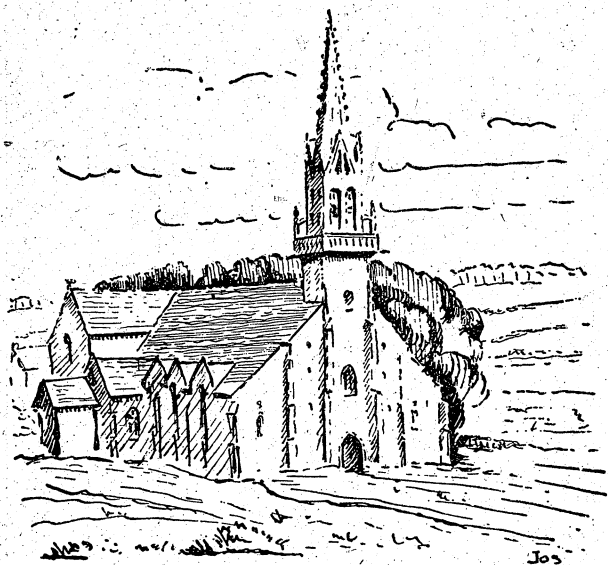
« Déjà, dans l'enceinte déclive qui descend en replis gazonnés jusqu'aux abords de la chapelle, des milliers de pèlerins, sans cesse grossis, silencieux, le chapelet aux doigts, attendent en rangs serrés. On évaluera à cent mille le nombre des pèlerins de ce jour.

« Bientôt les cloches sonnent à toute volée. Précédé de la croix paroissiale, le clergé se fraie un passage vers l'estrade qui lui est destinée.

« Le reliquaire de sainte Anne le suit.

« N.N. S.S. les évêques et le R. P. Le Floc'h prennent place dans le sanctuaire improvisé. Mgr Duparc a réuni, autour de Mgr Charost, archevêque de Bretagne, qui préside : N.N. S.S. de Guébriant, le grand missionnaire, archevêque de Marciannopolis; Morice, évêque de Tarbes; de la Porte, ancien évêque du Mans; Le Fer de la Motte, évêque de Nantes, qui va officier; Le Senne, évêque de Beauvais; dom Dominique, abbé de Thymadeuc. Mgr Morelle, empêché, a délégué ses deux secrétaires. En l'absence de Mgr Gouraud, retenu, M. le chanoine Buléon et M. le supérieur des chapelains de Sainte-Anne d'Auray apportent l'hommage du diocèse de Vannes. Le Parlement est représenté par MM. Fortin, sénateur; Balanant, Jadé, Simon et Évain, députés.

« Monseigneur de Nantes chanta la messe et bientôt la Palud devint tout entière une masse chan-



Sainte Anne la Palud.

tante, les voix profondes des hommes répondant au timbre clair des femmes et faisant déferler en vagues sonores la foi et la piété d'un peuple de croyants.

« Après les vêpres, une foule encore plus dense entend un remarquable discours du R. P. Le Floc'h, au riche exposé doctrinal et à la forte éloquence.

« Détachons-en quelques fragments.

« Né dans ce coin de terre et porté par la destinée à Rome, je n'ai pas oublié, dans les magnificences de la Ville Éternelle, le sanctuaire de la Palud, dont je fus le pèlerin aux jours lointains de mon enfance. Sur l'ordre du pape, l'abbé de Saint-Paul hors les murs m'a remis les précieuses parcelles du bras de sainte Anne et l'amitié d'un pieux prélat m'a fait ouvrir le trésor de l'église d'Apt en Provence, d'où j'apporte un autre fragment sacré. C'est pourquoi nous demanderons désormais en ces lieux à la Patronne de la Bretagne de glorifier sa main et son bras par des œuvres puissantes : *Glorifica manum et brachium dextrum*.

« Vous êtes d'une grande race, doit-on dire à tout chrétien. Ne peut-on pas le dire à tout Breton ? Ayez donc la sainte fierté qui sied à votre foi. Ayez toute la fierté qui sied à votre race et faites que ces deux choses : Foi et Bretagne, ne se séparent jamais. »

« A la procession, croix et bannières de vingt paroisses passent successivement devant l'estrade, sous les yeux des prélats.

« Entre deux haies profondes d'assistants, la procession parcourt la voie triomphale.

« Deux cents prêtres en surplis, en mozette ou en camaï, précèdent le reliquaire porté par des prêtres originaires du Porzay. A son passage, les hommes

s'inclinent, les femmes se signent ou tombent à genoux.

« Puis c'est l'apparition des prélats. La crosse en main et la mitre en tête, ils bénissent, d'un geste auguste et lent, les fronts qui s'inclinent avec respect.

« Après une heure de ce défilé inoubliable, le Salut du Saint-Sacrement clôt la fête.

« Et alors c'est le départ, curieux exode qui disperse à travers toute la Cornouaille, le Léon et le Tréguier, tout un peuple de pèlerins, heureux de la joie éprouvée et fiers de l'hommage rendu à sainte Anne. »

(D'après la *Semaine Religieuse de Quimper*.)

25^e anniversaire du couronnement de Sainte Anne la Palud, 27 août 1938.

« Tous espéraient une journée idéale qui verrait déferler sur la Palud une foule plus grande qu'un jour du couronnement.

« Mais à l'aube, ce fut d'abord de la surprise, puis, comme les heures passaient, la consternation. La pluie ! Ce fut quand même une belle fête : cinquante ou soixante mille pèlerins.

« A l'heure de la grand-messe, tout un peuple se massait devant l'autel extérieur. L'on vit alors sortir de l'église, à la suite des tambours, un long cortège de cent cinquante prêtres et séminaristes, des chanoines et des prélats venant prendre place sur l'estrade élargie.

« Il y avait là — autour de Mgr Mignen, archevêque de Rennes, métropolitain de Bretagne, qui présidait au trône, assisté de M. le chanoine Coupel, son vicaire général, futur évêque de Saint-Brieuc, et de M. le chanoine Messager, vicaire général de Quimper,

— Mgr Duparc, évêque de Quimper et de Léon; Mgr Le Hunsec, supérieur des Pères du Saint-Esprit; Mgr Serrand, évêque de Saint-Brieuc, Mgr Harscouet, évêque de Chartres; Mgr Le Mailloux, évêque de Douala (Cameroun); Mgr Cogneau, évêque de Thabracca, auxiliaire de Quimper; Mgr Mesguen, évêque de Poitiers; dom Cozien, abbé de Solesmes; dom Demazure, abbé de Kergonan; dom Corentin, abbé de Meilleraye; Mgr Le Marrec, supérieur de Saint-Jacques; Mgr Backès, vicaire-général de Poitiers. Mgr Tréhiou était représenté par M. le chanoine Le Baron, son vicaire général, et le diocèse de Vannes par M. le chanoine Quelven, supérieur du Petit Séminaire de Sainte-Anne d'Auray; l'Anjou par M. le recteur du célèbre sanctuaire de Notre-Dame de Béhuard.

« Parmi les chanoines, tous se montrent M. Soubigou, curé de Briec, qui était recteur de Plonévez lors du couronnement.

« Mgr Pichon, archevêque-évêque des Cayes, en Haïti, était lui aussi à Sainte-Anne il y a vingt-cinq ans. Le voici aujourd'hui à l'autel, ayant à ses côtés comme prêtre assistant M. le chanoine Joncour, vicaire général.

« Splendide grand'messe avec ses cérémonies dirigées par M. Galès, avec ses chants, ceux de la chorale, ceux de la foule.

« Et quel charme d'entendre Mgr Mesguen, évêque de Poitiers, en un breton précis et lyrique tout ensemble — avec éloquence et poésie, comme dira Mgr Duparc — exalter la fidélité des Bretons à sainte Anne! Qu'ils maintiennent leur dévotion à sainte Anne, l'une des plus belles fleurs de leur foi chrétienne.

« Aux vêpres prennent place sur l'estrade MM. Quéinnec, sénateur; Crouan et Nader, députés.

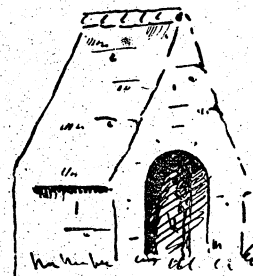
C'est Mgr Mignen qui prononce le sermon. Il prend pour thème la royauté de sainte Anne en pays breton, royauté qui remonte aux origines mêmes de notre peuple et dont le pacte, conclu peut-être à la Palud, fut depuis lors fidèlement gardé et par la Bretagne et par sainte Anne.

« Bien qu'il pleuve encore, Mgr Duparc décide que la procession se fera. Timidement croix et bannières font le tour de l'église. Et voici que la pluie diminue, cesse même à peu près. Alors M. Bossus, nouveau chanoine du jour, prend la tête du cortège où défilent cinquante bannières, vingt croix d'or ou d'argent.

« Et l'on admire, sous le ciel bas et sombre, les ciselures des lourdes croix, les broderies des bannières, la richesse élégante et somptueuse des costumes des femmes et des jeunes filles, ceux des « glazik » et des « bigoudenn ».

« Si le temps ne permit pas de donner aux solennités tout l'éclat extérieur qu'elles devaient comporter, l'hommage des esprits et des cœurs fut aussi plein d'affection et de confiance. N'est-ce pas l'essentiel? »

(D'après la *Semaine Religieuse*.)



L'ancienne fontaine de Sainte Anne.

ÉPILOGUE

Quinze siècles d'existence! Quel autre pèlerinage breton peut se vanter d'une telle antiquité?

Et pourtant depuis sa naissance, que d'événements hostiles à sa durée! L'avance de la mer, la première chapelle ensevelie sous les sables, les incursions normandes, la vente de la chapelle pendant la Révolution!

Et cependant le pèlerinage dure et s'accroît! Le dicton est bien connu :

« Pe beo pe varo mont a ra
Pep Breizad da Zantez Anna.

Soit vivant soit mort, va
Tout Breton à Sainte Anne. »

N'est-ce pas la preuve que sainte Anne aime toujours ses Bretons et l'assurance qu'elle ne les abandonnera pas?

« Er Palud eman Mamm hor Bro (1).
A la Palud est la Mère de notre Patrie. »

(1) *Kantikou Santez Anna*, p. 7.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS. — <i>Notices sur Sainte Anne la Palud</i>	7
PROLOGUE	9
CHAPITRE PREMIER. — <i>Sainte Anne la Palud</i>	15
— II. — <i>Les chapelles successives</i>	29
— III. — <i>Les pèlerinages avant la Révolution</i>	43
— IV. — <i>Sainte Anne pendant la Révolution</i>	49
— V. — <i>Vente de la chapelle et du terrain de la Palud</i>	61
— VI. — <i>Développement spirituel au XIX^e siècle</i>	65
— VII. — <i>Le grand Pardon</i>	69
— VIII. — <i>Les solennités extraordinaires de Sainte Anne</i>	91
ÉPILOGUE.	109

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 6 AOUT 1946 PAR
L'IMPRIMERIE FLOCH
A MAYENNE (FRANCE)
— (O. P. L. 31.0571) —

NUMÉRO D'ÉDITION : 10.
DÉPOT LÉGAL : 3^e TRIMESTRE 1946.

(1270)